

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

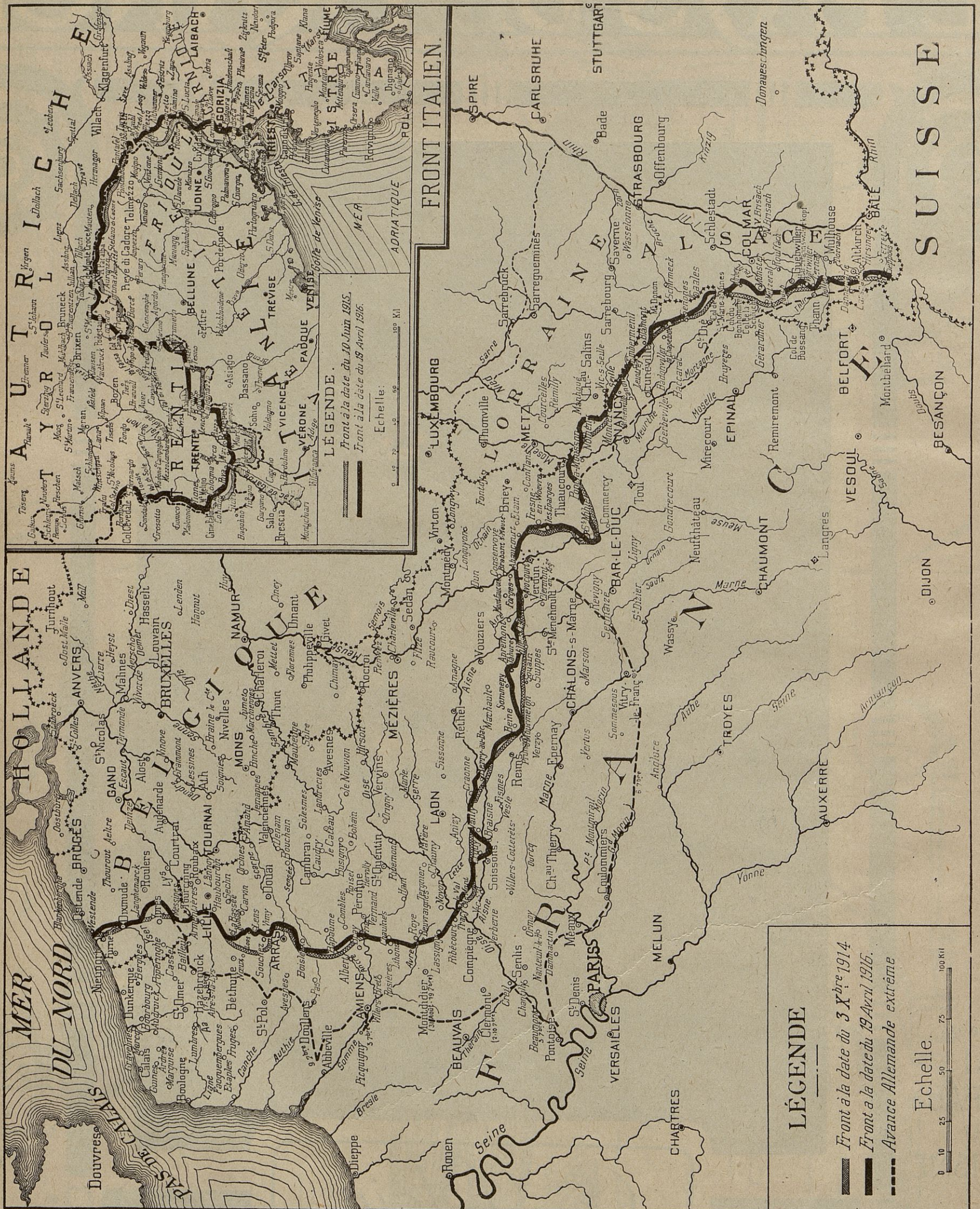
Edité par
Le Ma
2 4 6
boulevard Poisse
PARIS

G. Petain

Abonnement pour la France 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 13 AVRIL AU 20 AVRIL

N les aura !... Ces trois mots qui terminent l'ordre du jour désormais historique que le général Pétain adressait à ses troupes au lendemain de la grande bataille du 9 avril, ont eu une répercussion profonde dans l'âme de tous les Français ; car ils traduisaient, en même temps que la conviction d'un grand chef et de toute l'armée, l'espérance suprême de la population. « On les aura ! » cela est certain, cela est évident puisque le formidable assaut qu'ils ont lancé contre Verdun s'est brisé devant la magnifique résistance de nos soldats.

Les Allemands sont encore revenus à la charge, attaquant devant Douaumont, puis aux Eparges, à l'est de Verdun ; ils n'ont pas réussi davantage et le combat de Douaumont leur a coûté fort cher.

Dans la soirée du 13 avril, les Allemands ont déclenché une petite attaque sur nos positions sud de Douaumont ; ils ont été repoussés. Pendant toute la nuit qui suivit et toute la journée du 14, le bombardement fut assez vif, notamment entre le bois de Malancourt et la cote 304 ; nos batteries répondirent avec énergie.

Le 15, ce sont nos positions du bois des Caurettes et la région d'Esnes, sur la rive gauche de la Meuse, qui sont particulièrement visées. A la fin de la journée, nous prenons l'initiative d'une offensive sur la rive droite ; nous lançons une attaque sur les positions allemandes au sud du village de Douaumont ; elle réussit pleinement, nous enlevons quelques éléments de tranchées ennemies et nous ramenons deux cents prisonniers, dont deux officiers. L'objectif du commandement, qui était de donner un peu d'air à nos lignes avancées que gênait le tir des Allemands, était réalisé.

Le 16, journée marquée seulement par une activité intense de l'artillerie ; l'ennemi bombarde violemment nos positions du bois d'Avocourt et de la cote 304, sur la rive gauche de la Meuse ; sur la rive droite, le bombardement s'étend de la région de Douaumont jusqu'en Woëvre dans les secteurs de Moulainville, Haudimont et Les Eparges. Aucune action d'infanterie.

La journée du 17 a vu une furieuse attaque des Allemands et aussi son échec sanglant. Après un bombardement d'une violence croissante commencé dans la matinée et dirigé sur nos positions depuis la Meuse jusqu'à Douaumont, les Allemands ont lancé, vers deux heures de l'après-midi, une puissante attaque à l'effectif de plus de deux divisions ; des régiments appartenant à cinq divisions différentes y participaient. L'assaut a été extrêmement violent ; mené sur un front de 4 kilomètres environ, il s'est heurté à nos tirs de barrage et à nos feux de mitrailleuses ; pourtant, il a été repoussé, sauf sur un point, au sud du bois de Chauffour, où l'ennemi a pris pied dans un petit saillant de notre ligne. Une contre-attaque de nos troupes l'en a délogé en partie.

Le communiqué officiel qui relate cette affaire, ajoute que les Allemands ont subi des pertes très importantes, notamment à l'ouest de la cote du Poivre et dans le ravin situé entre la cote du Poivre et le bois d'Haudremont. En effet, l'ennemi avait cherché à envelopper la position en se faufilant dans les ravins qui la bordent à l'ouest, c'est-à-dire par la vallée de la Meuse et la dépression assez accentuée qui sépare la cote du Poivre du bois d'Haudremont. La manœuvre lui fut fatale ; car c'est précisément dans ces deux couloirs, enfilés de bout en bout, que nos 75 et nos mitrailleuses causèrent le plus de ravages dans ses rangs ; deux régiments ont été presque anéantis. Les pertes totales des Allemands ont dépassé le tiers des effectifs qu'ils avaient engagés.

Cette sanglante leçon calma l'ennemi de ce côté-là ; il n'y eut pendant la journée du 18 aucune attaque d'infanterie ; d'ailleurs le mauvais temps gêna les opérations et le bombardement ne fut qu'intermittent.

Le 19, c'est sur les Eparges que se porte l'effort des Allemands. Dans la matinée, ils lancent trois attaques successives sur nos positions ; toutes sont repoussées ; au cours de la dernière, ils avaient réussi à prendre pied un instant dans nos tranchées sur un front de 200 mètres environ ; ils en furent rejetés aussitôt par notre contre-attaque qui leur fit subir des pertes sérieuses.

La crête des Eparges, au sud-est de Verdun, domine, d'une hauteur de 346 mètres, la plaine de Woëvre ; nous l'avons reprise aux Allemands

au cours de combats glorieux pendant l'hiver de 1915 ; cette position est une clef des Hauts-de-Meuse ; nous la tenons et la tenons bien.

Le soir du même jour, nos troupes prononcèrent une vive attaque contre les positions allemandes situées au nord-ouest de l'étang de Vaux ; elles s'emparèrent d'éléments de tranchée et d'une redoute fortifiée. Au cours de cette action, qui a coûté des pertes sérieuses à l'ennemi, nous avons fait prisonniers dix officiers, seize sous-officiers et deux cent quatorze soldats ; nous avons pris en outre plusieurs mitrailleuses et une certaine quantité de matériel.

Pendant que ces combats se livraient autour de Verdun, les artilleries adverses continuaient leur lutte quotidienne avec des alternatives de violence et d'accalmie.

Sur le front belge, les batteries de nos alliés enregistraient quelques succès au sud de Dixmude, au nord de Steenstraete et à l'est de Ramscapelle ; des dépôts de munitions, des abris, des observatoires étaient détruits.

Le front britannique qui s'étend maintenant du sud de Dixmude jusqu'à la Somme à Frise, a été moins calme. Le 13 avril, les Allemands exécutaient une incursion dans les tranchées britanniques près de la Boisselle, mais en étaient chassés ; au nord de Camoy, ils attaquaient à trois reprises et finalement étaient repoussés. Le 14, ce sont les Anglais qui font un raid sur les tranchées allemandes, au nord-ouest de Lens. Le 15, lutte de mines à Saint-Eloi et en face d'Hulluch. Le 16, les Anglais réussissent une petite attaque au sud de la route de Béthune à la Bassée. Le 17, les Anglais ont pénétré par

deux fois dans les tranchées allemandes et leur incursion a parfaitement réussi.

Sur notre front, nous avons dispersé, au nord de Roye, une reconnaissance ennemie qui tentait d'aborder nos tranchées dans la région de Parvillers.

En Argonne, notre artillerie est toujours très active et tient sous son feu les routes et cheminements de l'ennemi vers Montfaucon-Malancourt.

En Lorraine, une reconnaissance allemande qui tentait d'aborder nos tranchées vers Hermanpère, au nord-est de Saint-Dié, a été repoussée à la grenade.

Nouvelles prouesses de nos aviateurs ; l'un d'eux, dans la nuit du 15 au 16 avril, survola dans la mer du Nord un navire ennemi et tira sur lui seize obus dont la plupart ont porté. La nuit suivante, une escadrille, composée de neuf avions, bombarde, en dépit d'une brume intense, la gare de Conflans, les usines de Rombach, la gare

d'Arnaville et les voies ferrées de Pagny et d'Ars. La même nuit, une autre escadrille bombardait les gares de Nantillois et de Briulles, les cantonnements allemands d'Etain, de la forêt de Spincourt, de Viéville et de Thillot.

Un premier contingent de troupes russes vient d'arriver en France pour combattre à côté de nos soldats. Dans un ordre du jour vibrant, le général Joffre a salué cette nouvelle preuve de l'amitié russe.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Des combats violents se livrent sur tout le front italien ; les Autrichiens ont amené des renforts et ils attaquent en plusieurs endroits avec violence, notamment dans la vallée de Sugana et au monte Nero ; les Italiens ont vaillamment résisté à tous les assauts, ont repoussé l'ennemi et l'attaquant à leur tour ont enregistré quelques brillants succès.

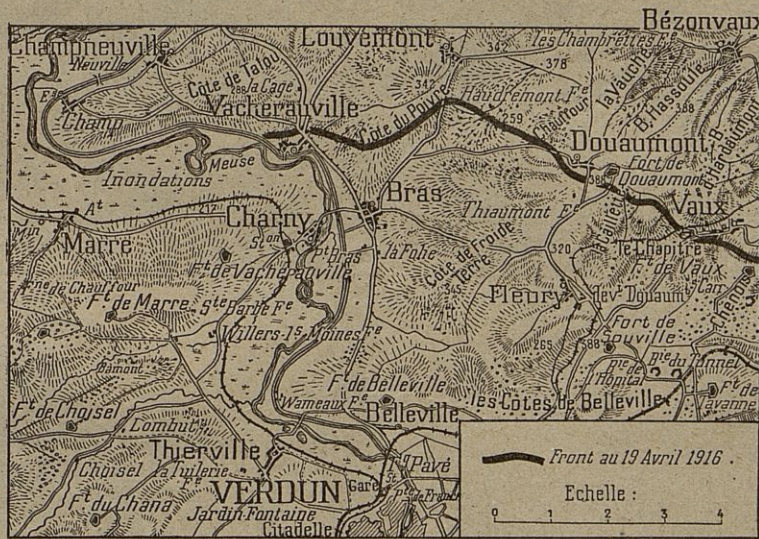
Sur le monte Nero, la bataille a duré les deux journées des 12 et 13 avril ; les Autrichiens ont dû reculer après avoir subi des pertes sensibles.

Dans la vallée de Sugana, les Italiens ont enlevé d'assaut la position de Santo Osvaldo, le 12 avril ; les Autrichiens ont contre-attaqué le 15, depuis le torrent Larganza jusqu'au monte Collo ; ils ont été repoussés. Le lendemain, ils sont revenus à la charge avec quatorze bataillons ; ils ont dû battre en retraite, laissant deux cents prisonniers aux mains de nos alliés.

Au col di Lana, dans le Haut-Cordevole, les Italiens ont remporté un brillant succès le 18 avril ; ils ont enlevé une position ennemie sur le haut de la crête et ont fait cent soixante-quatre prisonniers.

Sur le Carso, de hardies attaques ont permis à nos alliés d'élargir leurs positions à l'est de Selz et de Monfalcone.

Le 17, trois hydravions français et un hydravion italien ont réussi à bombarder des positions militaires près de Trieste ; ils sont revenus indemnes ainsi que les torpilleurs italiens qui les escortaient.



NOTRE FRONT AU NORD DE VERDUN

PENDANT L'ATTAQUE SUR VERDUN



La préparation d'artillerie, avant le furieux assaut de leur infanterie, a été formidable du côté des Allemands ; cette photographie a été prise de l'une de nos tranchées avancées.

La neige fit son apparition au cours de la bataille de Verdun ; à plusieurs reprises elle tomba avec abondance, gênant l'avance de l'infanterie allemande ; le sol fut bientôt couvert d'une couche épaisse sur la blancheur de laquelle tranchaient les uniformes gris des cadavres ennemis ; malgré la tourmente, nos poilus résistèrent à tous les assauts.



Le long de ce chemin creux, dont les bords ont été consolidés par des clayonnages et des madriers comme ceux d'un boyau de communication, nos soldats partent vers la bataille ; ils vont relever ceux qui se battent depuis plusieurs jours ; l'armée du kronprinz qui devait tout enlever dans son furieux assaut a trouvé devant elle une barrière de fer.

Soldats allant à la relève à travers la campagne couverte de neige.

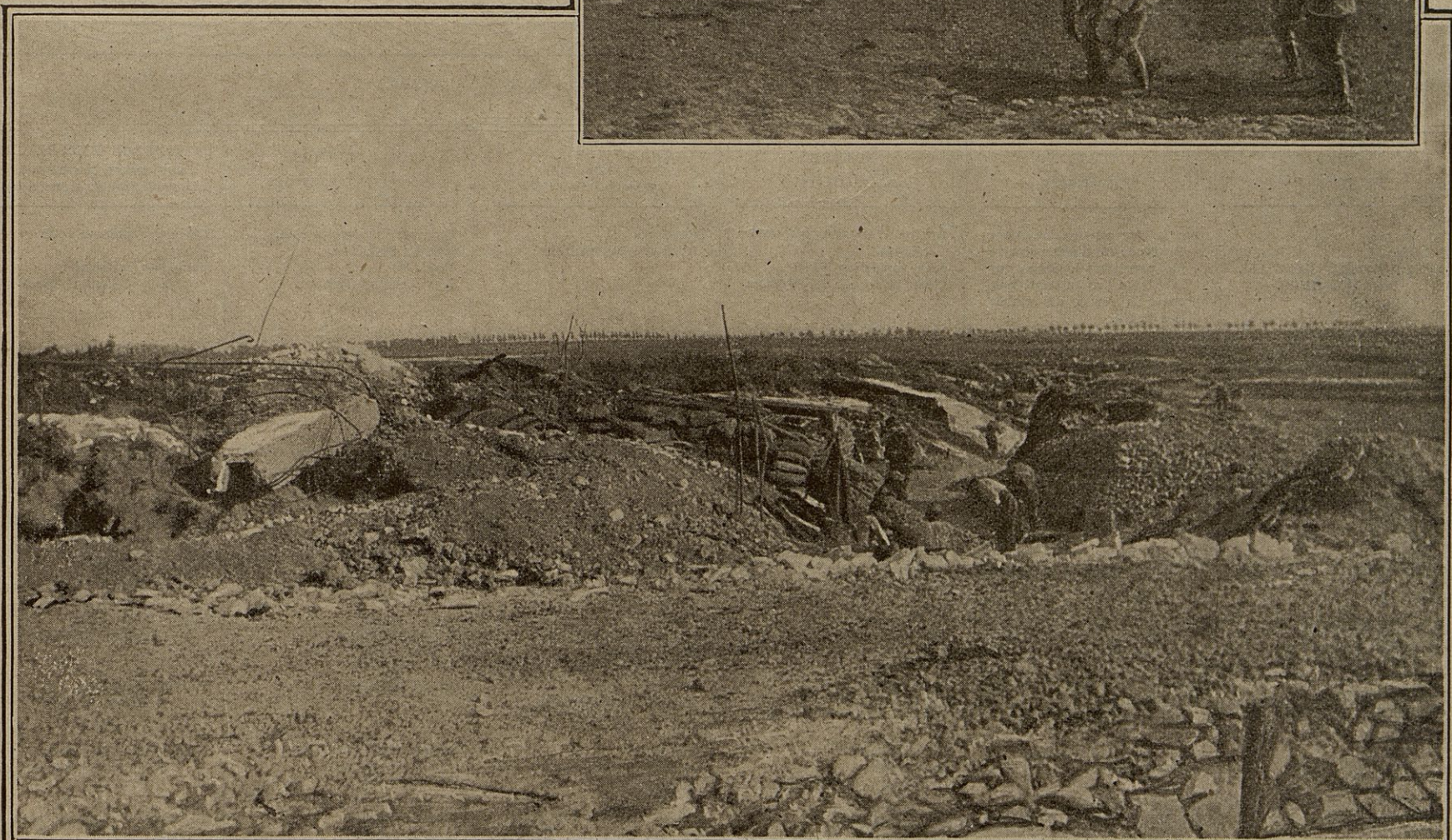
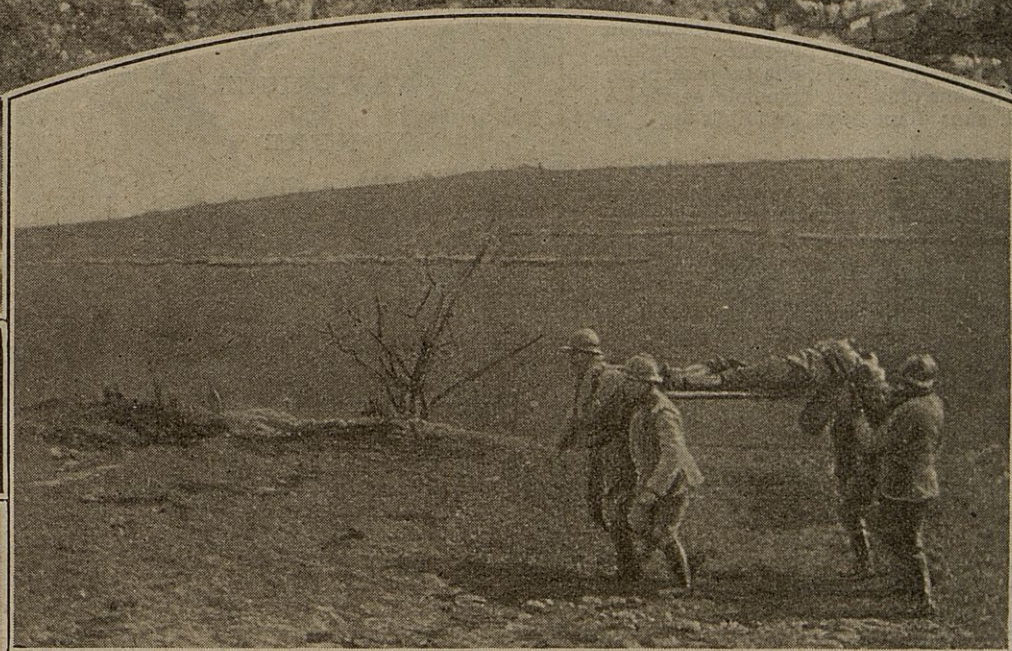


Pendant toute la durée de la bataille, le bombardement de nos positions par l'artillerie ennemie n'a pas cessé ; les tirs de barrage succédaient aux tirs de préparation ; ce fut un ouragan de fer qui ne put arrêter ni démoraliser nos soldats.

LA BATAILLE DEVANT VERDUN



Voici un coin du champ de bataille devant Douaumont. Dans le médaillon, un officier d'artillerie blessé est transporté à l'ambulance; au fond, sur la hauteur, le fort de Souville.



Une vue de la plaine qui s'étend à l'ouest de Béthincourt : l'artillerie allemande arrose copieusement de ses projectiles tout ce terrain où l'on voit des soldats creusant des tranchées et des abris malgré le bombardement. Au loin, la rangée d'arbres que l'on aperçoit marque la ligne du front : d'un côté sont les tranchées ennemies, de l'autre, les tranchées françaises.

L'Allemagne n'a plus de Colonies

L'EXPANSION ALLEMANDE

L'expansion allemande date de 1870. Après la guerre heureuse, et après la création de l'Empire allemand, l'idée des colonies est venue, naturellement, à ce peuple de nature prolifique.

Cette idée provient de deux faits d'ordre général : d'abord, profiter de l'excédent de sa natalité; ensuite, créer pour le pays et ne plus émigrer au profit des nations étrangères.

Déjà, après 1860 (Sadowa), quelques velléités de colonisation s'emparent de commerçants allemands, mais ce n'est, réellement, qu'après la guerre franco-allemande, alors qu'est réalisée l'unité de l'Empire, que le gouvernement songe aux colonies; il fallait, en effet, tout d'abord, créer l'Empire, créer la grande nation; les colonies viendraient ensuite.

La conception du domaine colonial va du reste rencontrer, en Allemagne, de nombreuses difficultés. En première ligne, l'opposition nette et franche faite par le prince de Bismarck, chancelier de l'Empire, qui jusqu'en 1884 lui sera hostile.

Le chancelier et avec lui une partie du Parlement allemand avaient des idées anticoloniales.

Le prince de Bismarck estimait qu'il fallait d'abord asseoir le nouvel Empire, l'établir solidement sur ses bases; après on verrait. « Les colonies affaiblissent les empires nouveaux, répétait-il; l'Allemagne doit être la première puissance militaire continentale du monde, elle ne peut et ne doit être une puissance coloniale en même temps, sans forcément s'affaiblir en Europe ».

L'Allemagne était alors entièrement soumise aux ordres du chancelier, et il faut reconnaître que les classes dirigeantes partageaient complètement sa manière de voir. Tous les efforts devaient tendre à faire de l'Allemagne la grande puissance militaire continentale; personne encore ne songeait à la plus grande Allemagne, à l'Allemagne mondiale qui devait absorber tout l'univers. Le vieil empereur, Guillaume I^{er}, usé par l'âge, se laissait convaincre par le tout-puissant chancelier de l'Empire.

Mais, devant l'émigration constante, un problème se posait : savoir à qui vont profiter ces apports d'énergie humaine, qui quittent le pays pour aller au loin renforcer les autres nations?

L'émigration a fait de rudes progrès. Après 1870, on comptait une moyenne

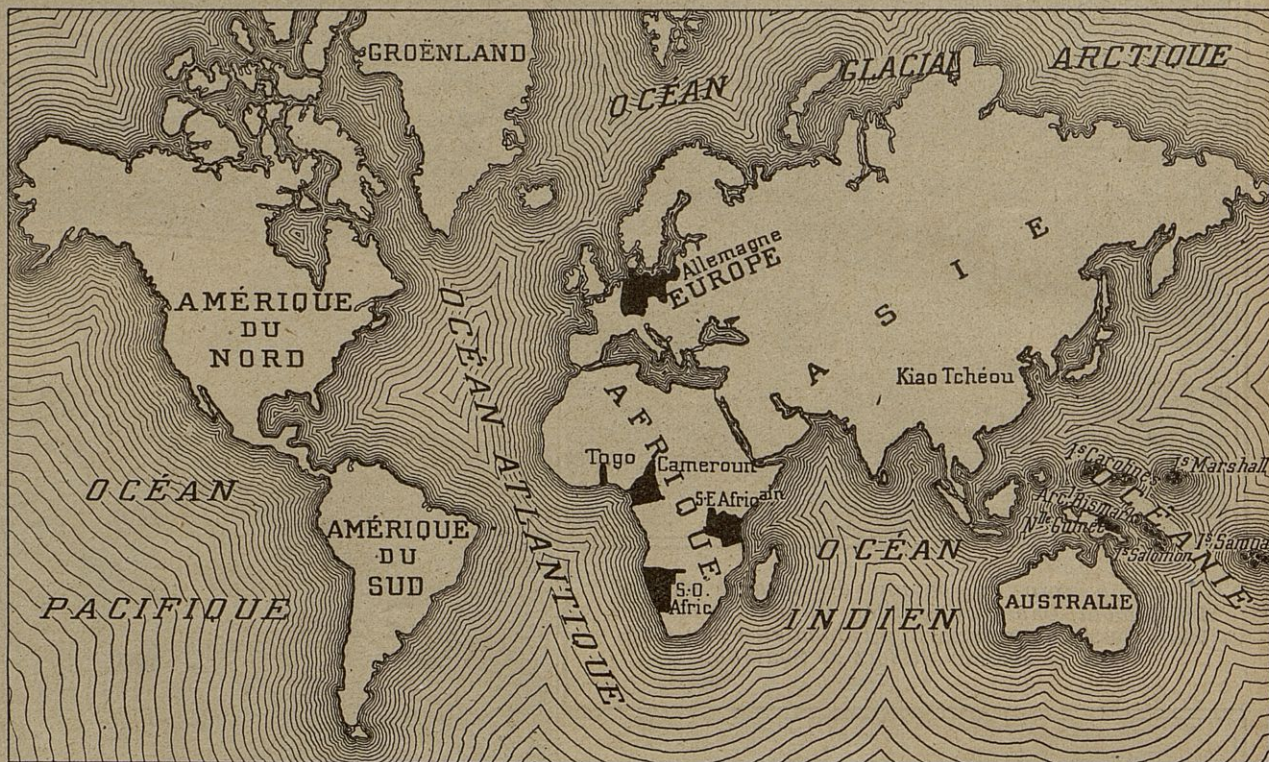
de 40.000 émigrants par an; le chiffre se monte à 75.000, dès 1874; il atteint 200.000, en 1880. Le courant se dessine franchement, et le trop-plein de la nation va au loin chercher fortune. L'attention du chancelier est de nouveau appelée et, cette fois, il songe réellement, la puissance militaire allemande étant réalisée, à faire profiter son pays de ce mouvement d'expansion vers l'étranger.

Du reste, il était bien obligé, dès 1880, de tenir compte des intérêts des nationaux qui, émigrés, fondaient des comptoirs, créaient des maisons de commerce, se réclamaient de leur nationalité et jetaient sur le sol étranger la semence allemande.

De plus, et ceci était grave pour l'Etat, l'essor industriel avait pris une extension énorme dans le pays par suite des traités commerciaux avantageux signés avec les Etats voisins; cette industrie créait et ses produits devaient être placés : il fallait des débouchés à l'industrie allemande.

En cela, le mouvement colonial rentrait dans les idées du chancelier.

« Le drapeau suit le commerçant, disait-il. Que l'expansion coloniale se forme par suite de l'émigration, de la création de centres allemands sur des territoires neutres, rien de plus naturel; ces centres créés auront tout l'appui de la mère-patrie et plus tard l'Etat tiendra à régulariser l'existence de ces comptoirs, de ces colonies, et à les administrer comme terrains d'Etat; mais, ajoutait le prince de Bismarck, je suis foncièrement opposé à la conception d'un domaine colonial, basé sur le système français : « la conquête par les armes, » après quoi l'exploitation du pays ! »



CARTE DES COLONIES ALLEMANDES

NOMS DES COLONIES	SITUATION GÉOGRAPHIQUE	NOMBRE D'HABITANTS	DATE DU COMMENCEMENT DE LA COLONISATION	COMMUNICATIONS RAPPORTS ENTRE LES PAYS	COMMERCE EXTERIEUR MOUVEMENT COMMERCIAL (Importation et exportation)
AFRIQUE ORIENTALE ALL. <i>Deutsch-Ost-Afrika.</i>	Sur la côte est-africaine, dans le golfe de Zanzibar; au centre des possessions anglaises, sur la voie du Cap au Caire, touchant la région des grands lacs du Nil.	Environ 7.000.000. population indigène. 3.500 population blanche. Centre principal : Dar-ès-Salam.	Vers 1885. Grand et vaste territoire.	Par Zanzibar avec la côte. Vers les Seychelles. Vers Aden. Vers Lourenço-Marquês.	Commerce intérieur actif. Ivoire. Commerce extérieur : 6 à 10 millions de francs.
SUD-OUEST AFRICAIN ALL. <i>Deutsch-Sud-West-Afrika.</i>	Sur la côte ouest-africaine, vers le Sud, au nord du fleuve Orange et de la colonie anglaise du Cap.	500.000 indigènes. De 4 à 5.000 blancs. Centre principal : Lüderitz-Windhuk.	Vers 1887. Très grand territoire. Encore non soumis. Révolte constante des Héréros.	Côte ouest d'Afrique. Avec le Cap. Avec le Sénégal et l'Europe.	Commerce du sous-sol assez riche. 90 millions de francs.
CAMEROUN	Dans le golfe de Guinée, entre le Congo et le Niger. Bassin de la Semaga. En face de l'île de Fernando-Po.	Difficile à préciser, probablement 400.000 indigènes. Environ 8.000 population blanche. Centre principal : Duala.	Vers 1887. Grand territoire, pas très fertile.	S'étend jusqu'au Tchad. Communique avec le Congo belge et le Congo français. Communique par la côte de Guinée avec Fernando-Po et toute la côte.	Commerce d'ivoire. Chiffre total dans la colonie : 60 millions de francs.
TOGO	Dans le golfe de Guinée, entre le Dahomey français et la Côte de l'Or anglaise.	Environ 1.000.000 d'indigènes. Environ 450 blancs. Centre principal : Lomé.	Vers 1885. Territoire peu fertile.	Par la côte avec les ports étrangers.	Comme pour le Cameroun. Commerce : 24 millions de francs.
NOUVELLE-GUINÉE	Dans l'Océan Pacifique (Australie). Partie nord-est de la Terre de Nouvelle-Guinée.	100.000 indigènes. 250 blancs. Ville principale : Herbertshöhe.	Vers 1890. Territoire pas très fertile. Zone tropicale.	Avec l'Australie. Avec la Chine.	Tabac. Bois. Coton. 11 millions de francs.
ILES MARSHALL	Archipel polynésien, à l'est des Carolines, au nord-est de la Nouvelle-Guinée.	20.000 indigènes. 100 blancs. Centre : Jaluit.	Vers 1890. Archipel peu important.	Avec l'Australie.	Produits exotiques. 3 millions de francs.
SAMOA	Dans l'Océan Pacifique, entre l'Amérique du Sud et l'Australie.	40.000 indigènes. 400 blancs. Centre : Apia, dans l'île d'Upola.	Vers 1889. Deux îles. Climat tropical, mais doux.	Placées dans le Pacifique. Points de relâche.	Fruits. Coco. Plantations. 6 millions de francs.
KIAO-TCHEOU	Sur la côte chinoise, en face du Japon et de la Corée.	100.000 indigènes. 2.000 blancs et en plus l'armée allemande 4.000 hommes. Centre Tsing-Tao.	Prise de possession en 1898. Un port Tsing-Tao. Territoire environnant peu étendu. Importance capitale comme base d'opérations militaires en Orient.	Avec la Chine. Avec le Japon. Avec la Corée.	Drainage du commerce avec la Chine. 80 millions de francs.

Les missions s'étaient multipliées depuis 1870 ; des explorateurs, des savants s'étaient répandus à l'étranger puis leur avaient succédé les commerçants qui comptaient bien s'établir définitivement dans le pays.

Telle est, à l'origine, la formation du domaine colonial allemand.



L'Allemagne arrivait tardivement dans le partage du monde. La dernière venue, elle devait être la plus mal servie. Chacun avait fait depuis longtemps son choix sous toutes les latitudes.

Il résultait de cette situation, que l'Allemagne ne trouva plus sur le continent que des territoires de médiocre valeur, non encore occupés par les autres nations. Le choix n'existera plus pour elle et elle devra se résigner à prendre et posséder ce que les autres n'auront pas voulu. D'où sa situation très inférieure au point de vue colonial. Comment ne pas saisir, ne pas comprendre, que, dès lors, tous ses efforts vont se dresser pour obtenir, dans la répartition du monde, la part qu'elle réclame impérieusement comme première puissance militaire et commerciale.

Car son commerce a prospéré, il a centuplé depuis 1870.

Depuis l'avènement sur le trône de l'Empire du kaiser Guillaume II, grand partisan de l'expansion allemande, un courant irrésistible s'est manifesté dans toute la nation ; on ne cesse de répéter depuis vingt ans : « L'avenir de l'Allemagne est sur mer, dans sa marine, avec ses vaisseaux ». Comment ne pas en déduire que l'idée coloniale, résultante, ne viendra pas pousser le gouvernement à chercher à obtenir des colonies riches, prospères, toutes créées. Or, il n'y a que deux peuples qui possèdent actuellement ces sortes de territoires : l'Angleterre et la France. Voilà les deux ennemies invariables ; c'est à elles que l'Allemagne doit s'adresser pour obtenir ce qui lui manque encore au monde : le domaine colonial.

Est-ce que les efforts faits depuis vingt ans par l'Allemagne pour s'immiscer dans toutes les affaires coloniales ne sont pas visibles ? A-t-on oublié Tanger ?... Et la création de Kiao-Tchéou n'est-elle pas l'indice le plus évident de l'expansion coloniale, par les moyens armés, moyens refusés et blâmés jadis par Bismarck pour la fondation de l'empire colonial ? — Kiao-Tchéou, occupé militairement en 1898 et servant de base à l'expansion coloniale dans l'Extrême-Orient, devenant le port d'attache de la première escadre allemande dans le Levant, le premier centre militaire et naval ; aussi, combien grande a dû être la déception de l'Empereur et de son peuple en apprenant, dès le début de la guerre, que ce point stratégique, objet de toute sa sollicitude, de tout son espoir, venait de lui être enlevé par l'armée japonaise, et que, désormais en Orient, la puissance allemande n'avait plus de bases solides pour son développement.



Les idées allemandes ont fait du chemin depuis le Chancelier de fer. Que dirait-il maintenant s'il voyait que, pour posséder un domaine colonial nécessaire à sa vie extérieure, l'Allemagne a été poussée à se lancer dans une guerre mondiale dont elle ne peut prévoir et la fin et les résultats ; c'est toute la politique de Bismarck mise en jeu, toute l'existence de l'Empire qui en dépend, et cela, de par la volonté de l'homme qui, à peine arrivé au pouvoir, avait chassé celui qui avait créé l'unité allemande en 1870. Tant il est vrai que, loyauté, reconnaissance sont des sentiments généralement inconnus à la race allemande.

C^t BOUVIER DE LAMOTTE,
Breveté d'Etat-Major.

(A suivre.)

L'IMPORTANCE DES COLONIES ALLEMANDES

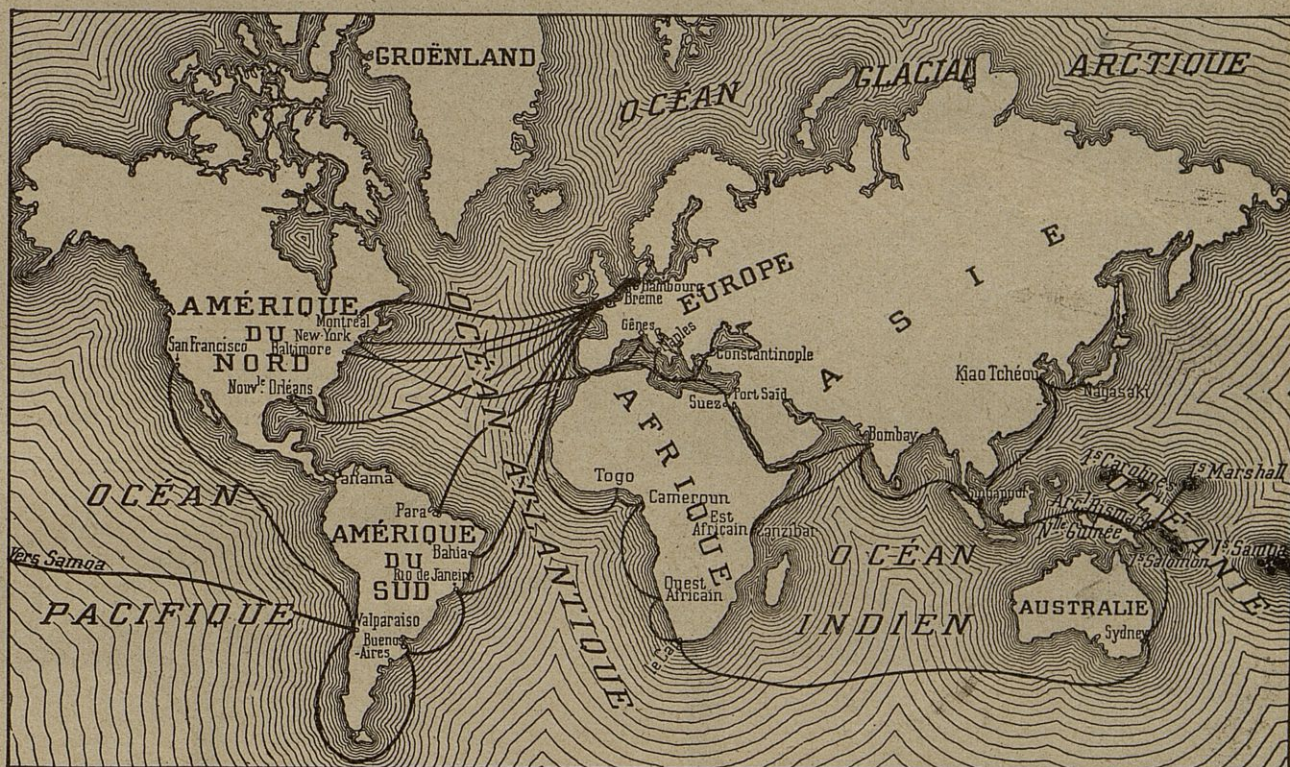
SUPERFICIE	AFRIQUE	OCEAN PACIFIQUE	KIAO-TCHEOU
2.707.300 kmq.	245.048 kmq.	552 kmq.	

COMMERCE — IMPORTATION ET EXPORTATION

	IMPORTATION Millions de francs	EXPORTATION Millions de francs
Togo	12	11.6
Cameroun	36.6	26.5
Sud-Ouest africain	56.6	35.7
Afrique orientale	37.3	28
Nouvelle-Guinée (Archipel Bismarck)	6.6	5
Iles Marshall	1.2	2
Samoa	5	1
Kiao-Tchéou	45.9	35.9
TOTAL	201.2	145.7

RÉSEAU FERRÉ DE L'EMPIRE COLONIAL ALLEMAND

Afrique orientale	1.199 kilomètres
Cameroun	241 —
Togo	323 —
Sud-Ouest africain	2.104 —
Kiao-Tchéou	436 —
TOTAL	4.303 kilomètres.

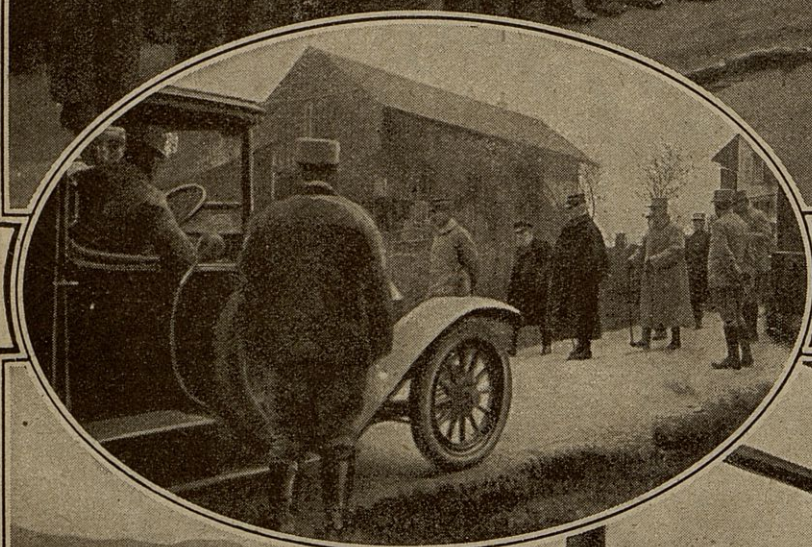


LES LIGNES MARITIMES ALLEMANDES

Tableau des principales lignes de Paquebots et Services postaux allemands

PORTS-POINTS D'ATTACHE	COMPAGNIES	POINTS DESSERVIS	PAYS
HAMBOURG	Hamburg-Amerika Linie	Hambourg-direct-Baltimore Hambourg-direct-Nouvelle-Orléans Hambourg-direct-Philadelphie Hambourg-direct-Montréal	Amérique du Nord. Le direct Hambourg-New-York part de Cuxhaven.
	Deutsche-Ost-Afrika Linie	Hambourg-Naples-Ost-Afrika	Afrique.
	Sud-Amerika Linie	Hambourg-Montevideo-Buenos-Aires	Amérique du Sud.
	Kosmos Linie	Hambourg-Valparaiso-San-Francisco	
BREMERHAVEN	Hamburg-Amerika Linie	Brême-direct à Sydney	Australie.
	Norddeutscher Lloyd	Brême-direct à New-York	
BREME	Norddeutscher Lloyd	Brême-La Havane-Mexique Brême-Bahia-Rio-de-Janeiro Brême-Montevideo-Buenos-Aires	Amérique du Sud.
CUXHAVEN	Hamburg-Amerika Linie	Cuxhaven-New-York-direct	
OST-AFRIKA (Bombay)	Deutsche-Ost-Afrika Linie	Bombay-Zanzibar	
SYDNEY	Norddeutscher Lloyd	Sydney-Nouvelle-Guinée Sydney-Hong-Kong	Australie.
SCHANGHAI	Hamburg-Amerika Linie	Schanghai-Tsing-Tao (Kiao-Tchéou)	Chine.
NEW-YORK	Hamburg-Amerika Linie	New-York-direct à Gènes New-York-direct à Haïti	

M. POINCARÉ ET M. LÉON BOURGEOIS EN ALSACE

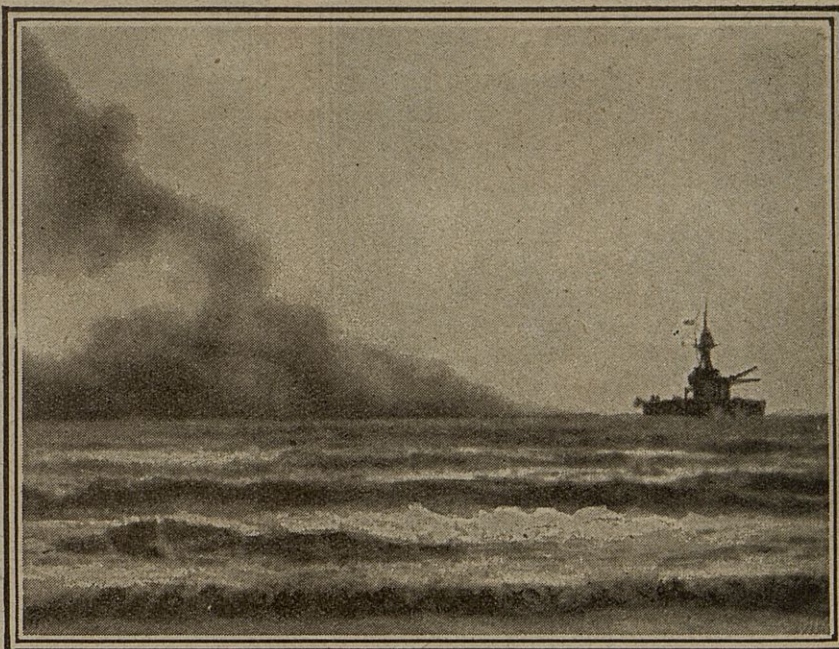
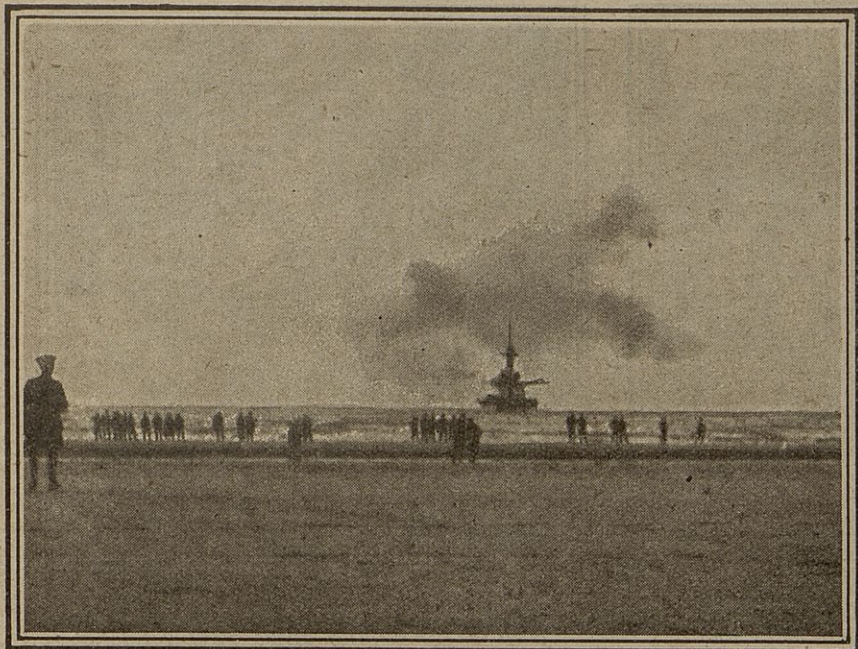


Sur la place d'un village d'Alsace, M. Poincaré et M. Léon Bourgeois remettent des médailles commémoratives à des combattants de 1870. Dans le médaillon, M. Bourgeois visitant des cantonnements.



Le président de la République, accompagné de M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, vient de rendre une nouvelle visite aux populations d'Alsace. En même temps il a tenu à féliciter les troupes qui, peu à peu, reprennent nos provinces perdues. On le voit ici passant en revue un bataillon de chasseurs qui s'est particulièrement distingué dans les récents combats.

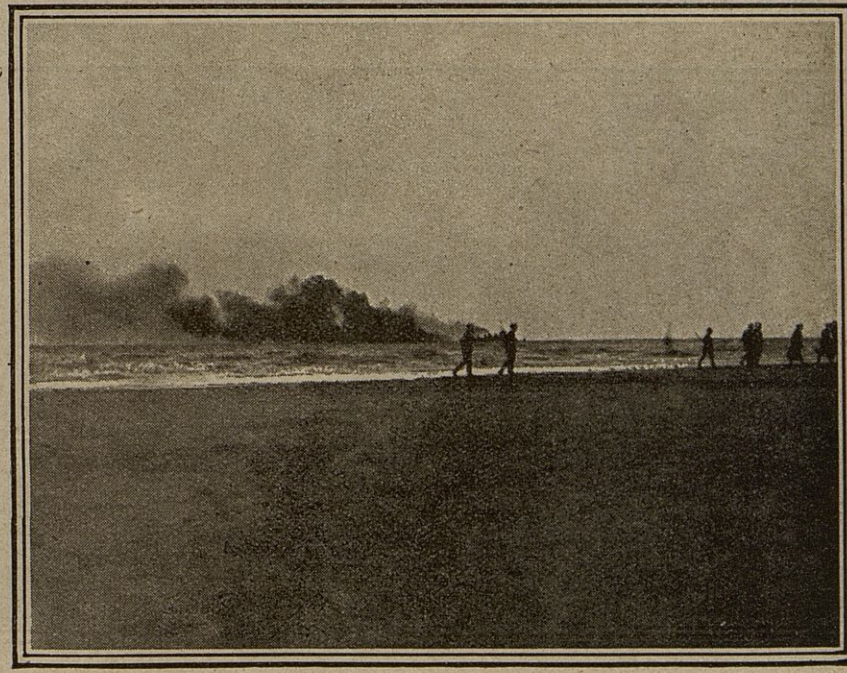
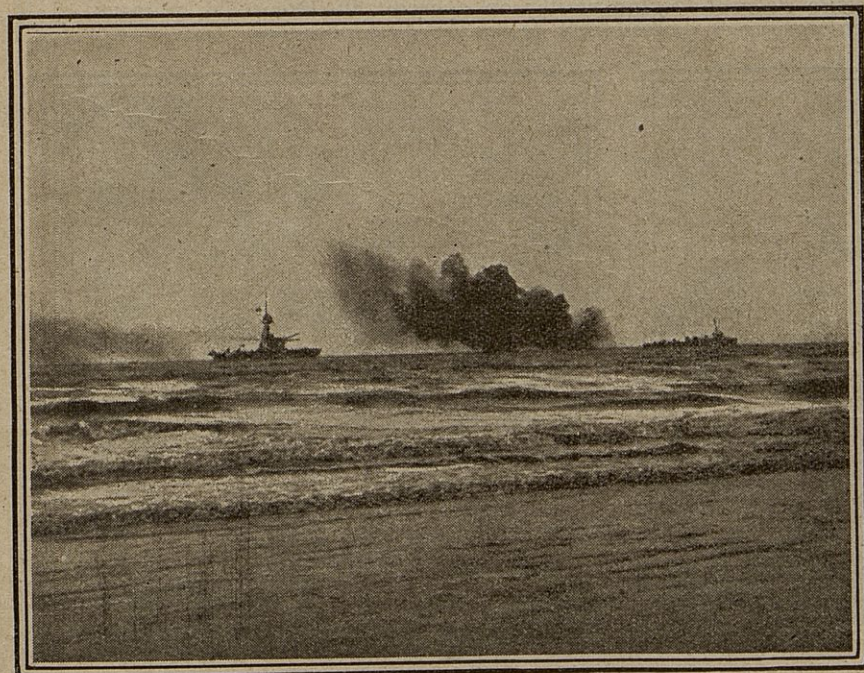
SUR LES PLAGES DE LA BELGIQUE



Des monitors anglais, armés de pièces de gros calibre, s'approchent de la côte belge, pour bombarder les positions occupées par les Allemands. Dans notre première photographie on voit la fumée qui suit le coup de canon.

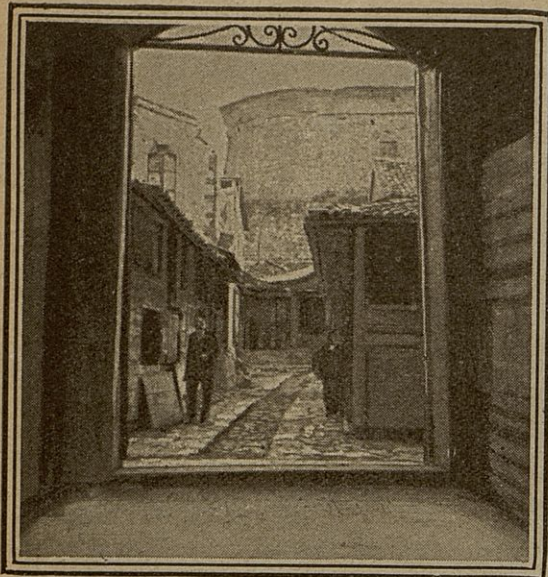


Le roi des Belges passe en revue sur la plage de une division qui va se rendre sur le front. Derrière le roi Albert, le prince de Teck, de l'armée anglaise, et les petits princes belges.

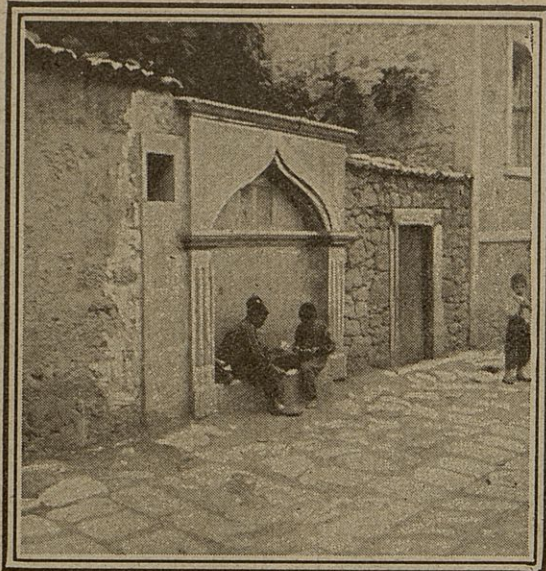


Les monitors anglais sont accompagnés de contre-torpilleurs à grande vitesse qui ont mission de surveiller les sous-marins allemands; le faible tirant d'eau de ces bâtiments leur permet d'approcher tout près de la côte.

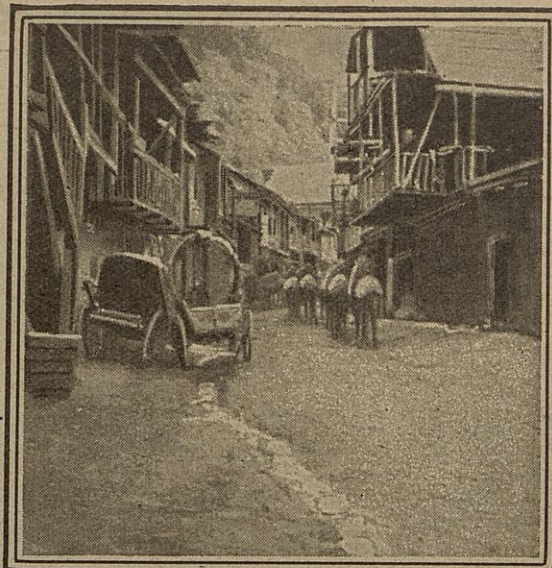
LES RUSSES A TRÉBIZONDE



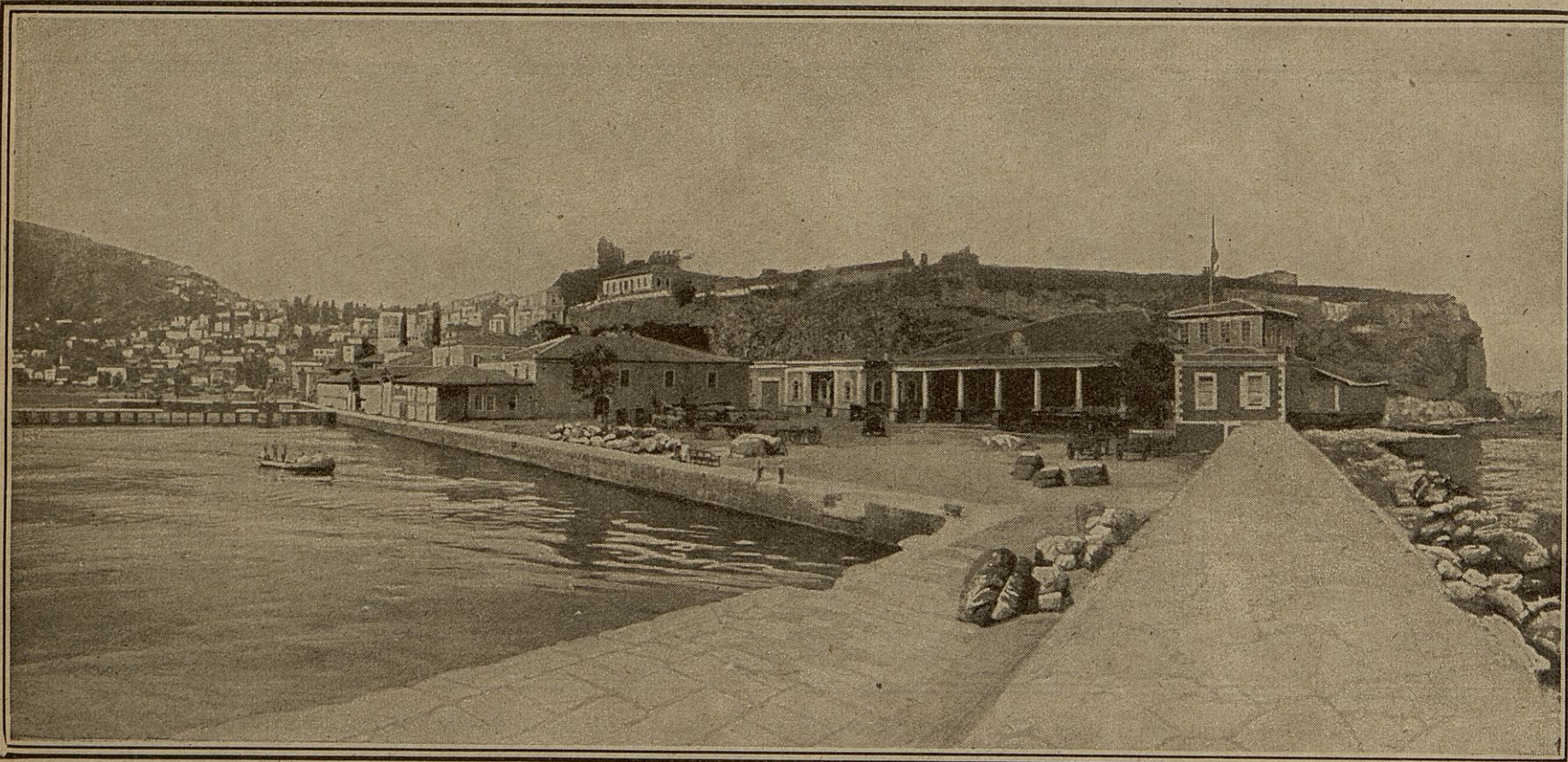
Vieille rue de Trébizonde ; le ruisseau d'écoulement des eaux est au milieu de la chaussée.



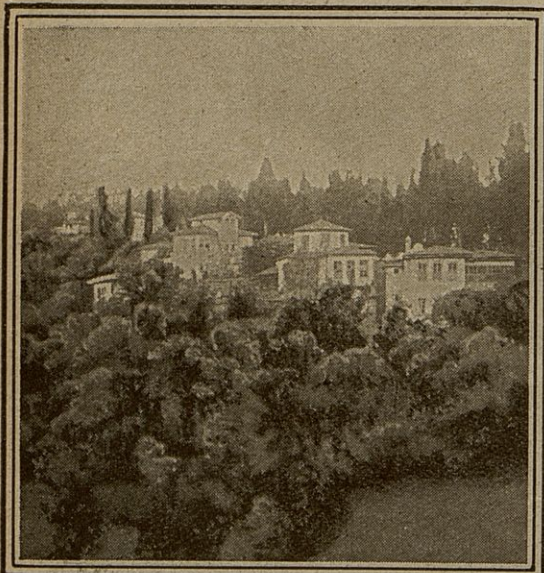
Enfants turcs jouant aux cartes sur le bord d'une élégante fontaine de la vieille ville.



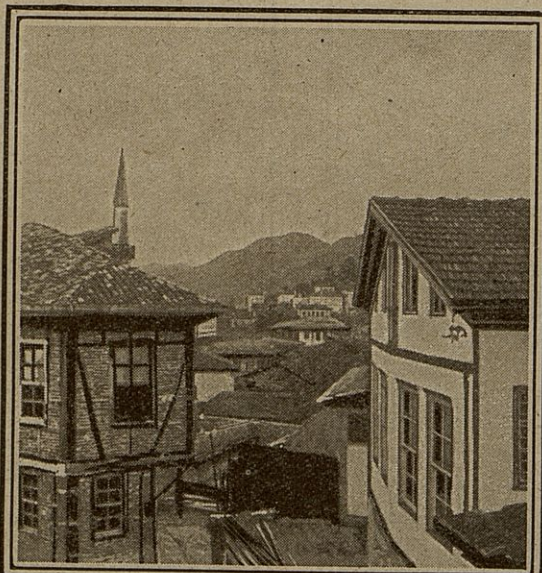
Un village turc aux curieuses maisons dans la montagne entre Trébizonde et Erzeroum.



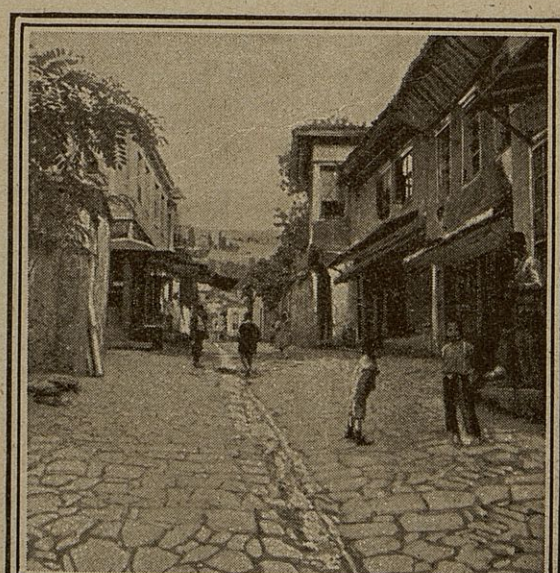
Vue de la mer, la ville de Trébizonde, qui fut autrefois florissante, présente l'aspect le plus riant ; on aperçoit au-dessus des maisons aux vives couleurs la citadelle ainsi que les dômes de ses vingt églises et les minarets de ses dix-huit mosquées.



Des jardins délicieux, des vergers fertiles s'accrochent aux flancs du plateau sur lesquels la ville est étagée.

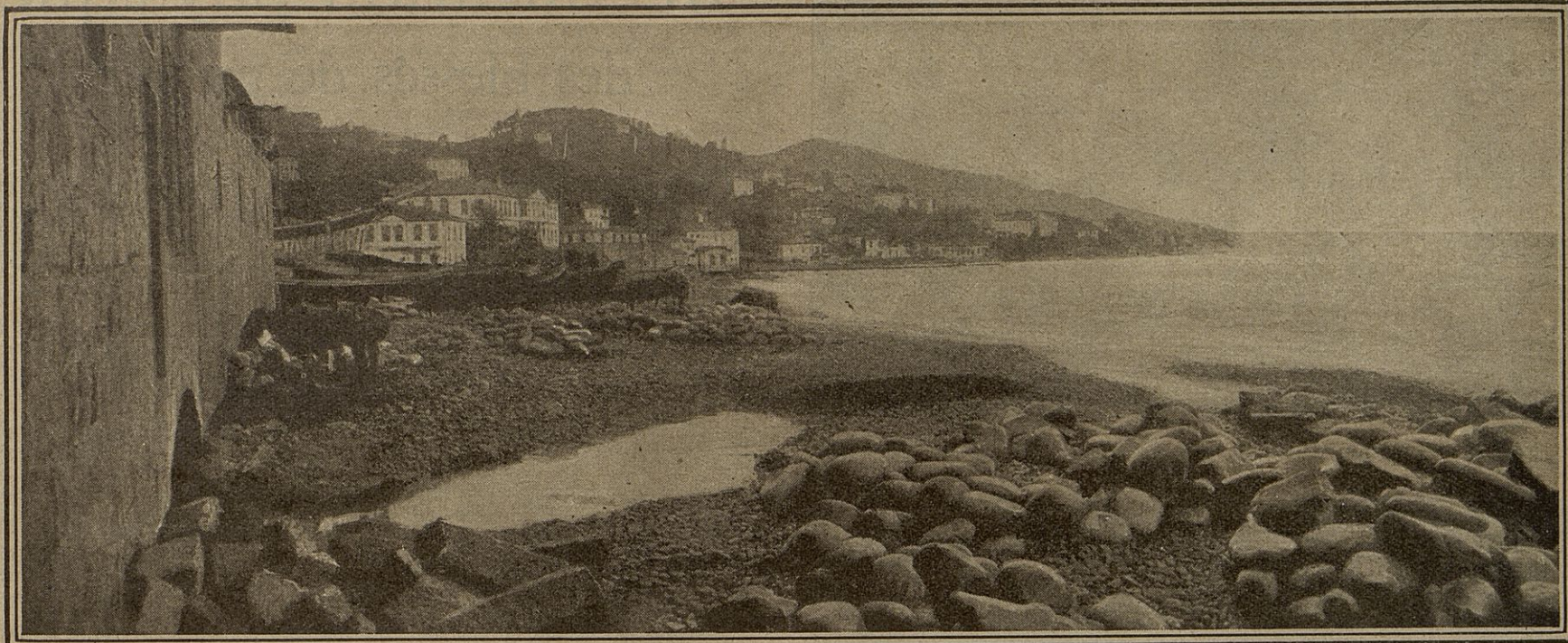


Les maisons, peintes en blanc, en jaune, en bleu, sont recouvertes de toits d'un rouge éclatant.

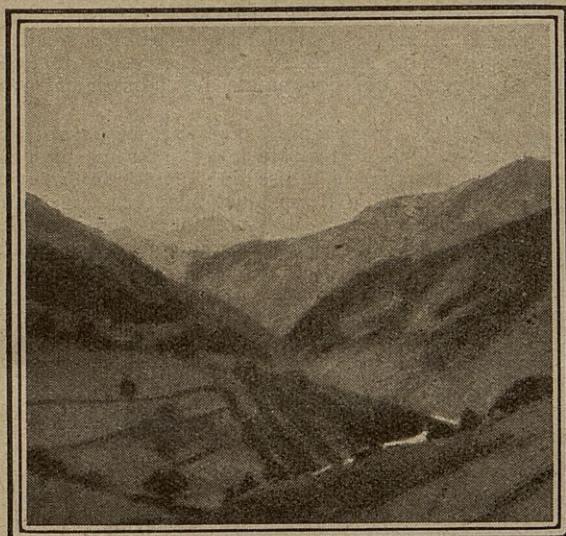


Comme toutes les villes d'Orient, Trébizonde, jolie de loin, possède des rues sales et mal pavées.

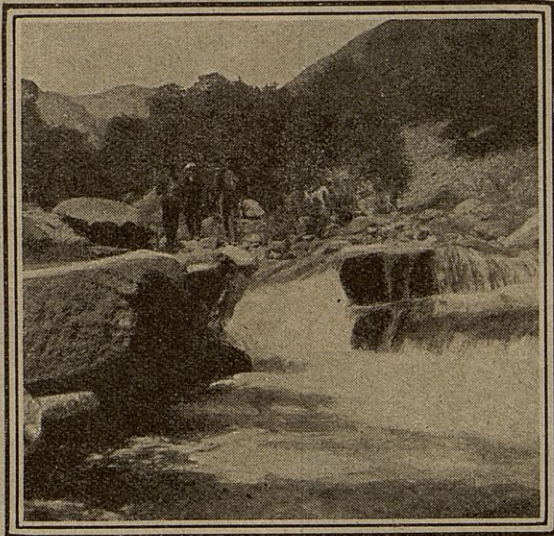
TRÉBIZONDE ET SES ENVIRONS



Le port de Trébizonde est au fond d'une petite rade ; il s'y fait un grand commerce de transit avec la Perse qui reçoit des cotonnades, des lainages, du sucre, du thé et qui donne en échange des tabacs, des châles et des tapis.



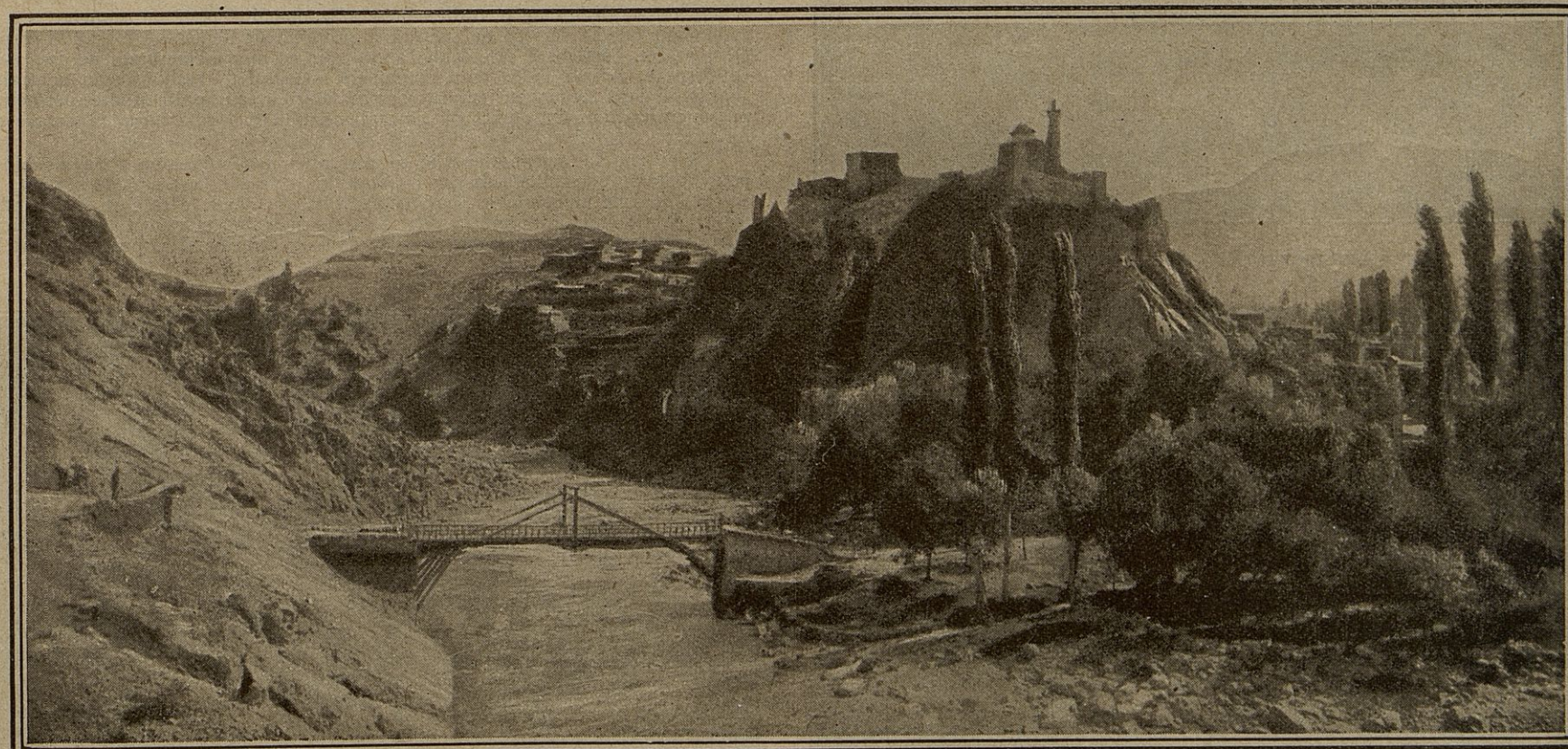
Les gorges du Kalopotamos, le beau fleuve, dans les montagnes d'Arménie.



Le Kalopotamos se précipite en cascades à travers les rochers.



A la fonte des neiges, le fleuve déborde inondant les vallées qu'il traverse.



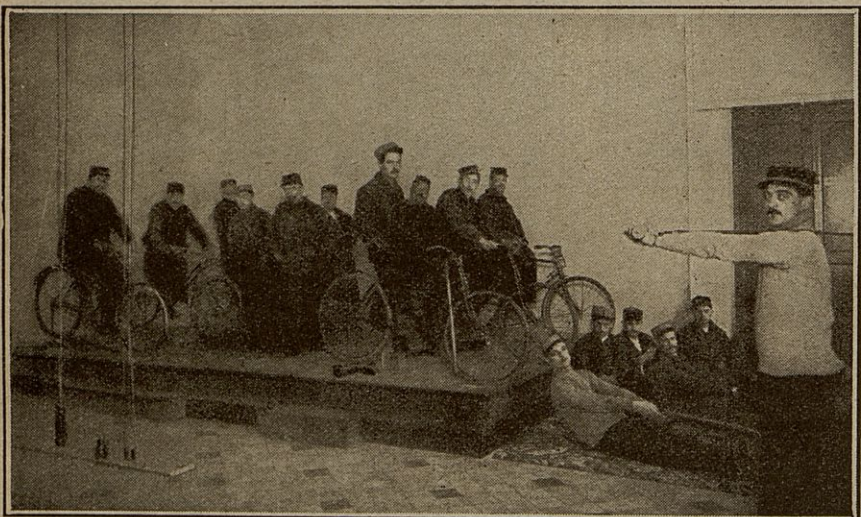
Après avoir pris Erzeroum, les Russes sont entrés à Ispir, petite ville de l'Arménie turque, située sur la rive droite du Tchörök ; au milieu des gorges sauvages, perchée sur un rocher, l'ancienne Hispiratis est un des sites les plus pittoresques de cette contrée.



SALLE DE MOBILISATION DES MEMBRES



LES BANCS A ROULETTES



LES BICYCLETTES ET LE SANDOW



LES APPAREILS DE TRACTION

Rééducation physique des blessés de guerre

Les vaillants poilus, qui ont été traités dans les hôpitaux, à la suite d'une blessure ou d'un accident, ne sont pas définitivement guéris lorsque la cicatrisation de la plaie a été complètement obtenue. A toutes les souffrances qu'ils ont supportées avec courage, doivent encore s'ajouter celles, non des moindres, qu'ils sont obligés d'endurer afin de rétablir le fonctionnement normal de leurs pauvres membres immobilisés pendant de longues semaines par le traitement chirurgical.

Il est bien rare, en effet, que le séjour prolongé d'un membre dans un appareil n'ait pas comme conséquence une ankylose ou tout au moins des raideurs fonctionnelles qui exigent une longue série de mobilisation pour détruire toutes les adhérences fibreuses qui enrayent le fonctionnement normal des jointures.

De plus il importe de permettre aux fibres musculaires atrophiées par l'immobilisation de récupérer l'activité perdue, de façon à actionner normalement des leviers qui depuis trop longtemps sont restés forcement au repos.

Les moyens de traitement sont nombreux et variés, ils ont été rangés sous des noms différents suivant les auteurs. Les uns disent kinésithérapie, d'autres physiothérapie. Les spécialistes qui confient à la machine le soin d'opérer la mobilisation que l'on peut obtenir avec la main l'appellent mécanothérapie. Enfin le ministre de la guerre a institué un mode de traitement qu'il a appelé mécanothérapie élémentaire, probablement parce que ce mode de traitement ne comporte pas de machine.

Toutes ces dénominations sont très spéciales mais aucune d'elles ne rend exactement à mon avis la physionomie d'ensemble du travail nécessaire pour obtenir la guérison complète du blessé.

Le rôle du médecin spécialiste ne se borne pas, en effet, à faire disparaître les ankyloses ou à rendre, par le massage et l'électricité, aux muscles atrophiés la force qu'ils ont perdue, il consiste aussi et par-dessus tout à apprendre à nouveau au blessé à se servir d'un membre dont il a été privé pendant un laps de temps plus ou moins long, à le rééduquer pour ainsi dire de telle sorte que l'ordre du cerveau qui commande les mouvements aux muscles soit immédiatement obéi.

La plupart du temps le blessé est comparable à l'enfant qui hasarde ses premiers pas sans l'aide maternelle. Quand il quitte le lit après une immobilisation prolongée et souvent trop longue, le blessé du membre inférieur ne sait plus marcher, celui que le projectile a frappé aux membres supérieurs, soit que sa blessure ait entraîné des pertes de substances considérables, soit que les fibres qui composent les muscles aient presque complètement disparu par atrophie rapide, ne peut plus et ne sait même plus se servir de ce membre, il faut donc pour remplacer les muscles qui font défaut lui apprendre à se servir de muscles complémentaires, ou bien lui réapprendre à se servir des muscles restaurés, il faut donc avoir recours à la gymnastique. J'aurais pour ces raisons désirer englober toutes les branches du traitement sous une appellation plus générale et les dénommer « rééducation physique ». Mais à l'heure actuelle peu importent les mots. L'important est d'aboutir. Je ne ferai donc pas une querelle à des mots pourvu que le traitement soit suivi de bons résultats.

De même que la fonction crée l'organe, de même l'obligation de restaurer tous les membres ankylosés ou atrophiés a suggéré aux médecins une foule de traitements divers qui aboutissent à peu de chose près au même résultat et qui tous par conséquent doivent être poursuivis avec une inlassable activité, il serait trop long dans cet article de faire l'énumération et l'historique de chacune des méthodes, je me contenterai donc d'exposer le plus brièvement possible celle dont on se sert le plus actuellement.

Je laisserai de côté le traitement par la machine pour ne rappeler que le traitement que le service de santé a improprement dénommé mécanothérapie élémentaire. Je tiens à dire tout d'abord que ce mot élémentaire ne doit pas, en l'espèce, laisser l'idée d'un traitement incomplet, il signifie au contraire simplicité dans les moyens employés pour faciliter son application et permettre sa généralisation. On aurait pu normalement l'appeler la mécanothérapie de fortune.

Alors que la mécanothérapie se sert plus particulièrement de machines pour obtenir un résultat soit par la passivité, soit par l'activité du patient, la mécanothérapie élémentaire n'utilise d'appareils que pour le travail du malade, les appareils étant toujours passifs. Les instruments présentent cette particularité d'être simples, peu coûteux et de pouvoir être installés partout. C'est là



GROUPE TRAVAILLANT AU TAPIS

un de leurs principaux mérites. Une roue de voiture, une poulie, une ficelle ayant à une extrémité un poids et à l'autre une poignée forment la base des appareils pour le travail musculaire des bras ; une bicyclette, une machine à coudre, un banc muni de roulettes placées sur rails en face d'un mur forment les appareils les plus économiques pour le travail du membre inférieur. Ajoutons à ces quelques appareils des barres à sphères, un ballon, des massues, des haltères, un sandow et vous pourrez aisément installer une salle de mécanothérapie dite « élémentaire » où les hommes peuvent trouver tous les éléments nécessaires pour se procurer la guérison. Mais quand on a obtenu la souplesse du membre, quand on a pour ainsi dire ressuscité les muscles engourdis, il faut avoir recours à la bonne gymnastique de mouvements pour parfaire la guérison entreprise. Le professeur de gymnastique, l'éducateur physique deviennent indispensables dans cette phase du traitement. C'est à eux qu'est réservée la tâche de perfectionnement qui doit aboutir au résultat. Cette gymnastique est un peu spéciale. Le professeur n'exige pas le fini dans le mouvement que veut la gymnastique réglementaire. Chacun fait ce qu'il peut, pourvu qu'il fasse un effort. Les hommes sont divisés pour ce travail particulier en trois grandes classes. Ceux qui présentent des blessures du membre supérieur ; ceux qui ont reçu des projectiles dans les membres inférieurs et enfin les blessés du tronc dont je parlerai tout à l'heure. Pendant un laps de temps toujours très court pour ne pas entraîner la fatigue, les deux premières sections se livrent aux exercices qui peuvent leur être profitables ; des haltères, des massues, sont tour à tour employés avec les mouvements d'ensemble pour ceux qui sont atteints aux bras. Les boîteurs font de la boxe et des mouvements de jambes, puis la leçon donnée, toutes les sections se livrent à des jeux : barres sur un pied et courses, j'en passe et des meilleurs. Cette récréation, ces exercices et ces jeux ont particulièrement le don de faire oublier le mal et il n'est pas rare de voir par exemple les concurrents qui se tiennent de près oublier leur boiterie pour atteindre le poteau. La troisième catégorie qui ne comprend que des enraidis des articulations du bassin et de la colonne vertébrale sont traités d'une façon toute spéciale. La plupart du temps ces hommes qui ont été frappés dans la région lombaire ont pris pour marcher des attitudes vicieuses qu'il importe de faire disparaître, l'abus de la béquille et de la canne est presque toujours la cause de ces attitudes, et il est très difficile de pouvoir remédier aux effets néfastes que produisent ces deux prétendus appuis dont il importe de supprimer l'usage.

Dans la plupart des cas les articulations de vertèbres ne fonctionnent plus, le blessé marche d'une seule pièce fortement penché en avant, ne pouvant plus se redresser à moins d'être placé dans la station couchée sur le dos. Il n'y a pas d'appareils pratiques pour faire disparaître cette position vicieusement contractée, le seul moyen consiste à coucher l'homme sur un tapis et à l'obliger dans cette position à lever progressivement les membres inférieurs sur le bassin et à relever le corps assis sur les membres inférieurs. Cette éducation ayant donné des résultats, il importe avec deux cannes de faire travailler deux malades ensemble l'un relevant l'autre, de les faire travailler à genoux en leur faisant exécuter des flexions, de les faire placer la face tournée vers le sol pour exécuter ainsi, en se tenant sur les mains et sur l'extrémité des pieds, des mouvements de flexion et d'extension qui forcent les articulations vertébrales à se mouvoir et à reprendre leur mobilité d'autrefois.

J'insiste beaucoup sur ce traitement dit « du tapis », qui emprunte à la méthode du docteur Thooris beaucoup de ses exercices, parce que j'estime qu'il est très facile d'obtenir des redressements de la colonne vertébrale et de corriger des positions qui resteraient vicieuses si elles n'étaient pas traitées vigoureusement et assez à temps. Quand les blessés ont passé par toutes les phases du traitement : bains chauds, massage, électrothérapie sous toutes ses formes, air chaud, bain de lumière, mobilisation, travail aux appareils et gymnastique, on pourrait croire que leur journée est terminée et qu'ils ont bien employé leur temps. Il n'en est pourtant pas ainsi. Les dames patronnesses de l'hôpital des Arts-et-Métiers, qui ont comme présidente M^{me} Viviani, ont créé un atelier où les travailleurs volontaires viennent occuper les moments de loisir que laisse le traitement. Dans cet atelier les hommes travaillent encore pour arriver plus vite à la guérison. Les uns, les boîteurs plus particulièrement, font marcher la machine à coudre pour accomplir des travaux de couture. Ils sont en train en ce moment d'ourler des serviettes pour les hôpitaux. Ceux qui sont blessés des membres supérieurs confectionnent avec du raffia les corbeilles et les paniers qui font fureur dans la clientèle civile ; d'autres travaillent à des cartonnages ; d'autres exécutent des périscope pour le front ; d'autres enfin font du filet ; des artistes composent des colliers de perles, des chaînes de montre en crin, travail de patience et de rééducation fonctionnelle des doigts et des membres. Tous ces objets vendus au bénéfice de l'ouvrier lui procurent les douceurs supplémentaires indispensables à un soldat. De telle sorte qu'en joignant l'utile à l'agréable l'atelier a surtout et toujours pour but d'activer la guérison.

D^r LACHAUD,

Député de la Corrèze,

Membre de la Commission de l'Armée.



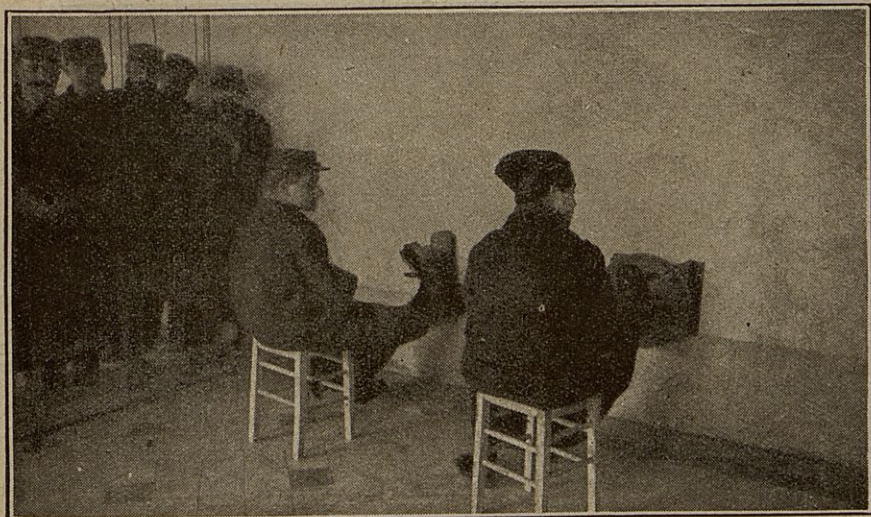
LES MACHINES A COUDRE



MOUVEMENTS DES MEMBRES SUPÉRIEURS



MOUVEMENTS DES MEMBRES INFÉRIEURS



ROUES EN BOIS POUR LES MOUVEMENTS DU PIED



MOUVEMENTS DE FLEXION DES MAINS

QUELQUES ASPECTS DE PARIS



La foule du dimanche aux Champs-Élysées.



Les promeneurs profitent des premiers beaux jours.



La Foire à la ferraille a eu son succès habituel.



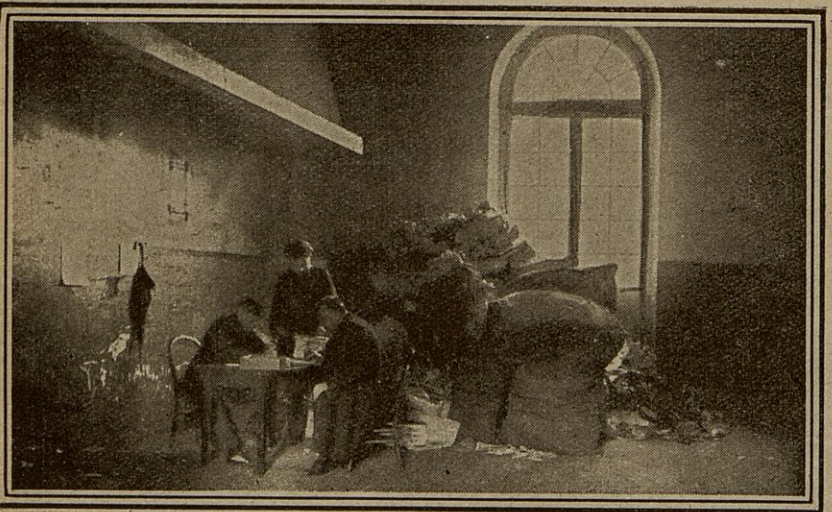
Les amateurs cherchent les bonnes occasions.



A la Foire aux jambons, la foule fut énorme.



Jambons, saucisses et saucissons attirèrent les gourmets.



La récolte des vieux papiers dans les mairies.



Vieux journaux et vieilles brochures feront du papier neuf.

L'HEURE SACRÉE⁽⁴⁾

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE SIXIÈME

LE PIEUX MENSONGE

(Suite)

Jean ne put approuver que d'un signe de tête. Un émoi subit et profond insinuait dans ses veines son frisson glacial, et sa gorge était pleine de sanglots.

La menace mystérieuse du pressentiment, dont l'aile noire nous frôle à certaines heures de notre vie, accéléra soudain les battements de son cœur. Il trembla... pour lui ? pour son camarade ? Il ne savait pas, il eut été incapable d'exprimer ce qu'il éprouvait, mais, en cet instant, il connut la peur.

Pensif, tête basse, le petit Marie-Louise regagna sa place sous l'abri.

Le soir tombait, le soleil oblique allongeait les ombres sur la bonne terre fertile que les luttes humaines bouleversaient et ensemençaient d'acier, au lieu de lui donner le grain nourricier qu'elle faisait germer chaque année.

Jean pensa aux beaux crépuscules du temps de paix, alors qu'il regardait mourir le jour, sur la terrasse du château de Santenac, en Haute-Loire, où sa famille passait l'automne.

Comme il faisait bon, comme l'air était doux, comme on respirait, mêlée aux parfums des verveines et des géraniums odorants, la joie de vivre ! Quelles heures exquises passées sur cette terrasse qu'avait chauffée le soleil... et quelles adorables flâneries, le soir, dans le balancement des *roving-chair* ! Entre ce passé radieux et le présent terrible, quel abîme !

Mais il suffit à Jean d'évoquer la gracieuse figure d'Henriette pour dissiper la déprimante nostalgie qui s'emparait de lui. Vint à passer un groupe d'officiers en inspection, parmi lesquels se trouvait le commandant du Cayla.

— Tu dînes avec moi, Jean, je t'invite, proposa l'oncle en frappant amicalement sur l'épaule de son neveu. Nous passerons la soirée en famille, ça me rappellera l'autre, celle de l'arrière, à laquelle on pense, ce soir, plus encore que de coutume, n'est-ce pas ?

Tout heureux de ce dérivatif à la mélancolie de ses préoccupations, Sénéchal suivit son oncle dans la cagna où l'officier faisait popote.

On but, on mangea, on fuma énormément, on parla beaucoup des amis, des parents... fort peu de ce qui se préparait, et dans l'attente de quoi, cependant, les quatre chefs durcissaient leur cœur, bandaient leur résolution qui se lisait virile et ferme sur leur front énergique.

Ils savaient que ce serait dur, qu'on aurait du mal, mais la certitude du succès effaçait chez eux, en cet instant, tout autre souci.

Vers dix heures, Jean regagna sa place aux tranchées. Il s'allongea, la tête appuyée sur son sac, les jambes enveloppées dans les pans de sa capote, et il contempla les étoiles, dont les yeux curieux et indifférents regardaient la terre où les hommes s'entretuaient. Jamais le ciel n'avait été plus pur, plus profond, plus splendide ; jamais, Jean n'avait éprouvé une pareille sensation d'infini.

Que l'univers était beau ! Pourquoi l'humanité ne levait-elle pas la tête vers les immensités de l'espace, au lieu de se déchirer en luttes fratricides ?

Pourquoi la haine, pourquoi l'envie ? Pourquoi la lâcheté, le mensonge ? Pourquoi la guerre, alors que toute la nature invitait aux douceurs de l'amour et de la paix ?

Une effrayante rafale d'artillerie vint terriblement répondre à ces angoissantes questions. C'était la préparation à l'attaque du lendemain !

Le bruit infernal des explosions d'obus de tous calibres, qui sifflaient en passant sur nos hommes, et qui allaient, là-bas, bouleverser les tranchées ennemies, ne cessa plus à dater de ce moment ; l'air se chargea d'odeurs méphitiques et de fumée, la sérénité du firmament disparut derrière les nuages artificiels produits par cette averse de projectiles.

Néanmoins, beaucoup d'entre les soldats dormaient, bercés par ce ronronnement formidable. Ceux que fuyait le sommeil, dispensateur d'oubli, songeaient à leur femme, à leurs enfants, d'autres murmuraient le nom d'une fiancée ; d'autres, les plus jeunes, pensaient à leur mère qui, naguère encore, les bordait tendrement, le soir, dans leur lit étroit...

Combien parmi cette jeunesse, cette maturité rayonnante, combien vivraient le lendemain à pareille heure ?

Il y aurait des cris, des râles, une détresse infinie au fond du regard des blessés, une résignation émouvante dans celui des mourants, qui s'en iraient heureux d'avoir accompli leur devoir, heureux du sacrifice sublime, librement consenti.

Du fond de sa rêverie somnolente, Jean résuma en quelques mots la situation de ces simples, de ces hommes qui, tous, étaient des héros.

— Ce n'est pas nous qui les avons attaqués, nous ne voulions pas la guerre, il faut bien se défendre contre ces sauvages !

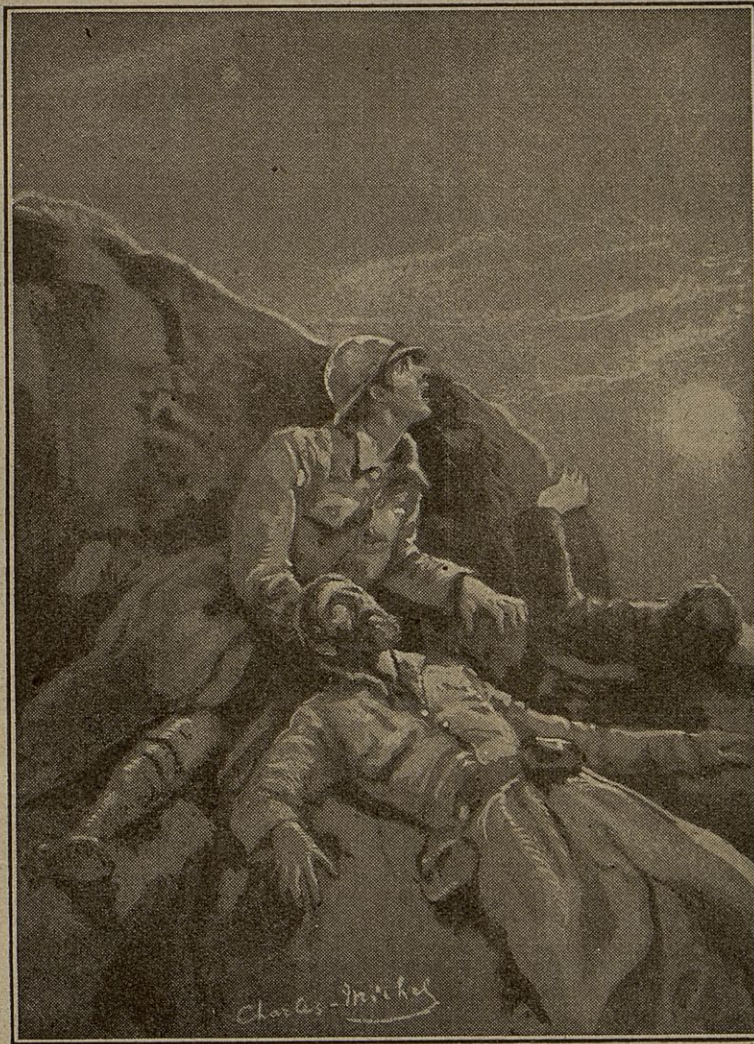
» Et, pendant ce temps, pendant que vous reposiez, chers soldats, chers fils de France, vos frères travaillaient aux parallèles de départ, afin de vous frayer la route pour le lendemain. »

Vingt-quatre heures se sont écoulées, la bataille, qui tout le jour fit rage, s'assoupit un peu. Les brancardiers emportent les blessés sur des civières de toile. Les uns sont silencieux, anéantis par leur détresse affreuse, les autres gémissent lamentablement.

Ceux qui vont mourir appellent, comme quand ils étaient petits : « Maman ! maman ! »

Au fond d'un entonnoir, parmi des cadavres déjà glacés, dont les prunelles vitreuses fixent l'immensité céleste, Jean Sénéchal et Georges Lavaine sont étendus, blessés tous deux, et n'ayant pu, jusqu'alors, être relevés, tant ce coin de terrain est balayé par les mitrailleuses.

Le hasard des combats, ou bien l'amitié, les a réunis, en cette heure tragique. Une soif ardente brûle Georges qui s'est réveillé, après un long évanouissement, pour se voir parmi les morts, et qui, tout d'abord, s'est cru seul avec eux.



Par bonheur, il a plu, Jean a tendu son képi, puis il s'est traîné jusqu'à son camarade et lui a donné à boire. Leurs blessures doivent être graves. Le petit Marie-Louise souffre horriblement du genou gauche, son pied gauche a été traversé par une balle.

Quant à Lavaine, un engourdissement de mauvais augure l'immobilise ; il se souvient d'avoir reçu un choc affreux aux reins et n'en sait pas davantage.

Pourvu que les brancardiers explorent l'entonnoir où ils gisent, pourvu qu'on ne les oublie pas ! Malgré la meilleure volonté et un dévouement sublime, il arrive, trop souvent, hélas ! que de pauvres blessés restent des trois et quatre jours abandonnés sur les champs de bataille, et c'est la plus terrible des épreuves que de sentir, souffrir et n'avoir aucun secours !

— Quel malheur que je ne puisse marcher, je te porterais, soupira Jean. Mais, même en rampant, je ne pourrais parcourir trois mètres...

» Pourvu que nous soyons secourus ! Je ne veux

pas de cette mort trop affreuse, toi non plus, dis, Georges ? »

Georges ne répond rien. Epouvanté, le frère de Colette cherche d'une main tremblante la place du cœur. Un faible battement le rassure ; son ami vit encore.

— A moi ! à moi ! clame-t-il éperdument.

Les nuages s'écartent, laissant apercevoir un coin de ciel bleu sombre et des étoiles. Sur ce fond clair, des silhouettes humaines se profilent soudain.

— A moi ! à moi ! clame de nouveau Jean. Nous sommes au moins deux blessés, ici, dans le fond... Dépêchez-vous, mon camarade est sans connaissance !

Bientôt les brancardiers ont rejoint le petit Marie-Louise. Après avoir placé les deux amis sur des civières, ils se penchent sur le tas de morts, parmi lesquels se trouve peut-être un vivant.

Mais non, les corps ont déjà la rigidité cadavérique. Pour ceux-là, rien n'est plus ; ils n'attendent que l'enfouissement, ils ont terminé leur tâche glorieuse...

Un homme affolé arrive au poste de secours, vers le milieu de la nuit. C'est le commandant du Cayla, qui sait que son neveu est porté disparu, et qui le cherche. O joie ! l'enfant de sa sœur vit toujours, quoique grièvement blessé. Il n'aura pas la douleur d'annoncer à la pauvre mère une nouvelle abominable.

— Mon brave petit, quel soulagement ! J'étais dans une inquiétude terrible. Ce ne sera rien, tu t'en tireras...

— Qu'est-ce que j'ai de cassé, mon oncle ?

— Que t'importe ? Tu vis, c'est l'essentiel.

— Je veux savoir. Est-ce qu'il faudra me couper la jambe ?

— Parce que tu as la rotule brisée et un pied en compote ?... J'espère bien que non...

» Tu seras bien soigné, à Neuilly, par ta sœur. Je vais faire le nécessaire pour qu'on t'évacue là-bas.

— Mon oncle, il faut que mon camarade, le sergent Lavaine, soit évacué avec moi... Je le veux !

Le commandant est accompagné du major qui lui dit quelques mots à l'oreille :

— Lavaine, grand blessé, les reins brisés, la moelle atteinte... paralysie des membres inférieurs. Mort certaine à brève échéance.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur le Major ?

— Quelques jours... quatre au plus.

— Mon oncle, qu'est-ce que tu dis tout bas, au major ? Je veux le savoir. Est-ce de moi que tu parles, ou de mon ami ?

— Allons, ne t'agite pas ainsi, méchant gamin ! Je demandais s'il était transportable.

— Mais oui, je suis certain que oui. Après de moi, il guérira plus vite. Je t'en prie, promets. D'abord, si Georges ne vient pas à Neuilly, je n'irai pas non plus.

— Tout ce que tu voudras, voyons, incorrigible entêté.

Penché sur le pâle enfant qu'il a vu grandir, qu'il a si souvent fait sauter sur ses genoux, et que la guerre a réduit à l'état de pauvre petit être gisant et fébrile, l'officier, de sa rude moustache, lui effleure le front.

Puis, se détournant, il essuie ses paupières humides et il s'éloigne, rappelé par l'impérieux devoir au milieu de ses hommes.

Bientôt, un train sanitaire emporte les blessés. Georges et Jean sont étendus côte à côte, dans le même wagon. Le frère d'Henriette ne souffre pas ; en revanche, Jean ne cesse de gémir. Quelque doux que soit le balancement du convoi, ses blessures en sont exaspérées.

Quand donc arrivera-t-on à Paris ? Quand donc reposera-t-il enfin dans un bon lit blanc !

A la gare, une confortable auto de la Croix-Rouge reçoit les deux blessés. Transbordement rapide, puis, en route pour le boulevard Bineau.

Derrière l'auto d'ambulance, roule la limousine de M. Sénéchal qui est accouru avec sa femme et sa sœur, mais n'a pu qu'entre apercevoir son enfant.

A l'hôpital, malgré les influences dont dispose la famille, il faut encore attendre, attendre longuement, avant d'être admis auprès du petit soldat.

M^{me} de Bois-Brûlé vient de temps à autre faire prendre patience à ses amis.

Par exemple, le pauvre petit qu'on a ramené avec Jean est bien bas. Pour celui-là, rien à faire, si ce n'est adoucir ses derniers instants et lui cacher la mort.

— Parce qu'il aura longtemps sa connaissance...

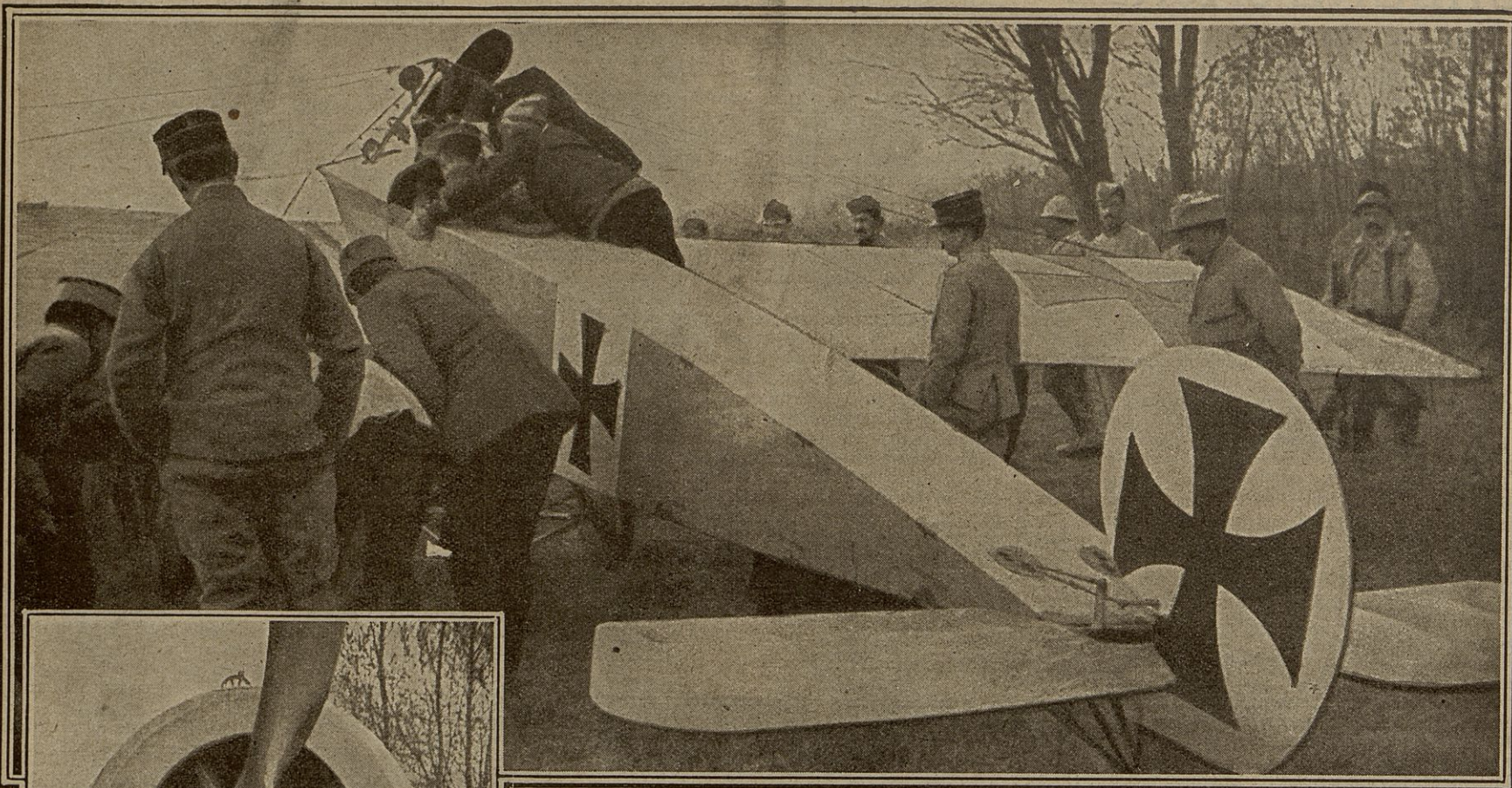
— Ah ! mon Dieu, et sa sœur qui n'est pas prévenue ? s'exclame soudain M^{me} Sénéchal.

— Tu iras la chercher demain matin et tu la prépareras doucement à cette grande douleur, ma chère Jeanne. Puisque notre fils l'aime, puisqu'ils sont fiancés, je pense qu'elle doit quitter définitivement Saint-Cloud et demeurer à la maison.

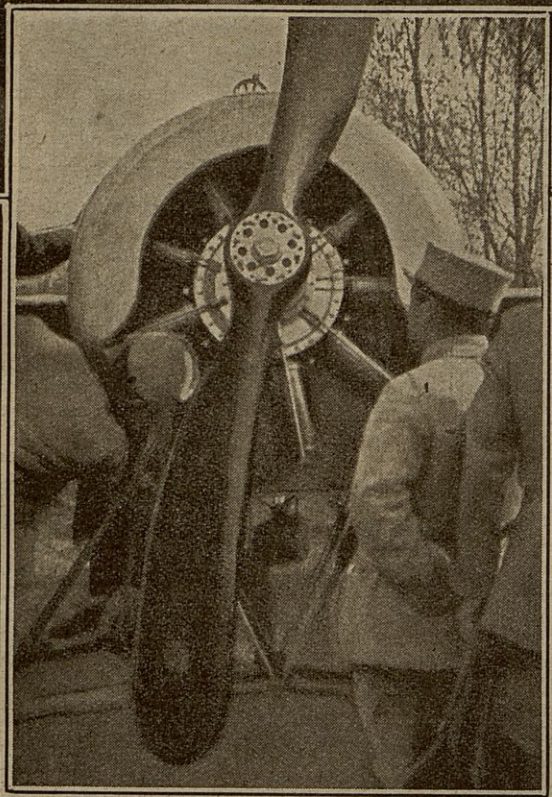
» Cette pauvre charmante enfant va se trouver seule au monde... un peu plus tôt, un peu plus tard, devenons ses parents.

(A suivre.)

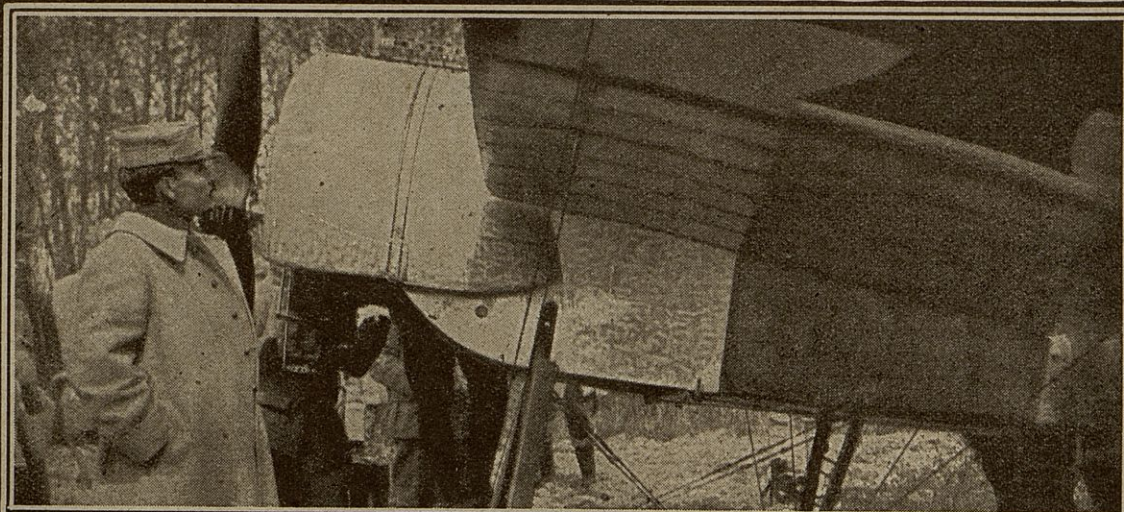
UN " FOKKER " CAPTURÉ DANS NOS LIGNES



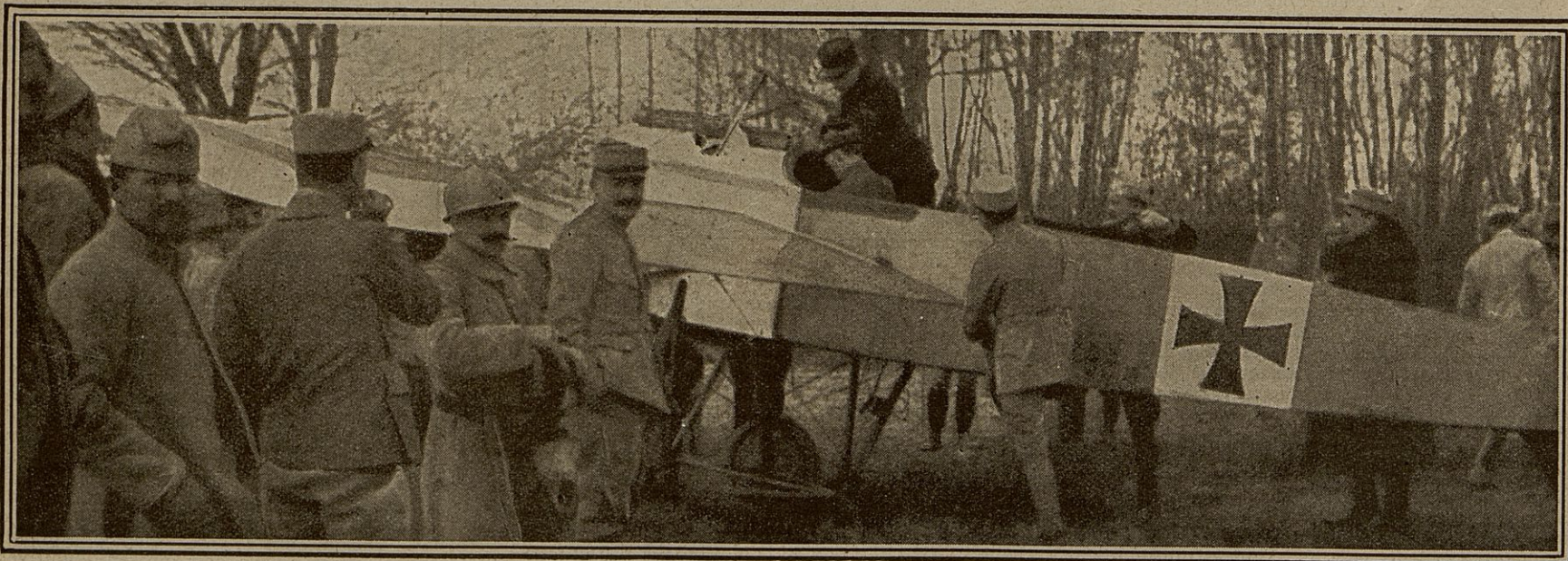
Pendant que l'on démonte les ailes du « fokker », un de nos officiers a pris la place du pilote.



Le moteur et l'hélice du « fokker ».

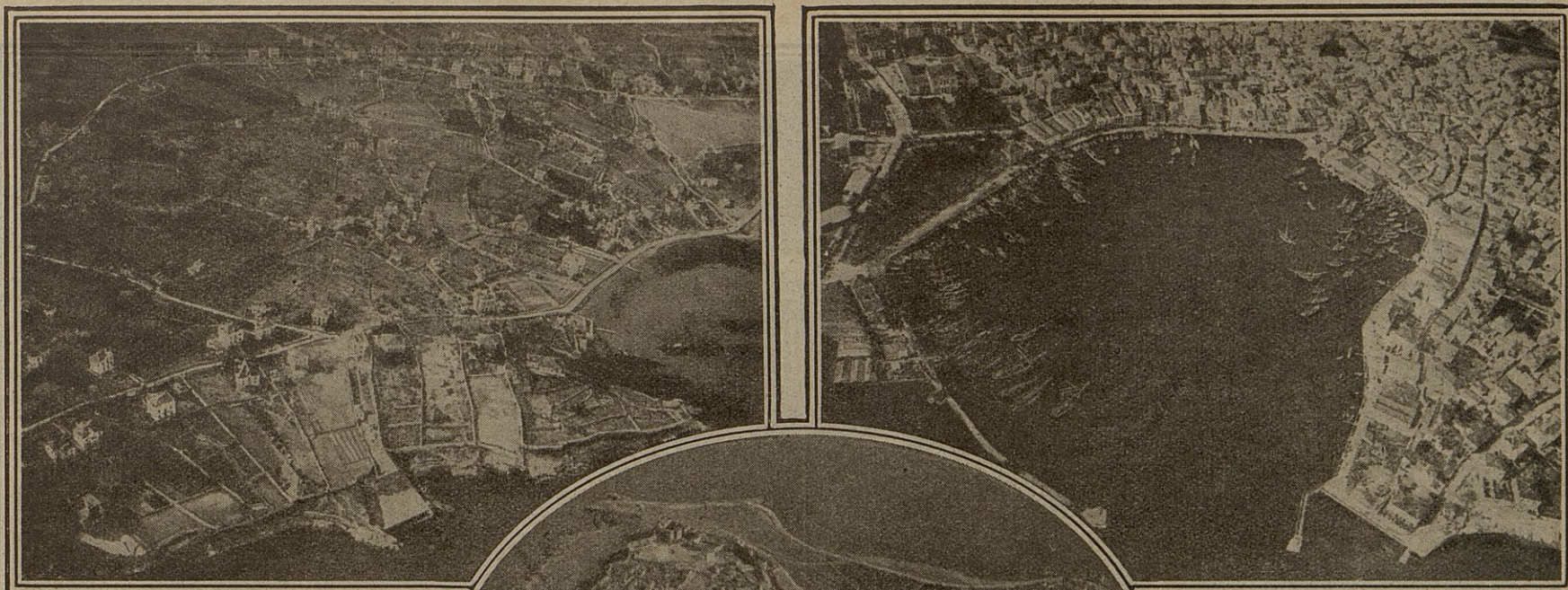


Le capot et le train d'atterrissage de l'avion de chasse allemand.



Le 10 avril un avion allemand était forcé d'atterrir dans nos lignes, en Champagne ; c'était un « fokker » du plus récent modèle, celui dont le " Pays de France " a récemment donné une description détaillée. L'appareil était absolument intact ; il fut démonté pièce par pièce, afin que nos services d'aviation fussent en mesure de l'étudier dans toutes ses parties.

VUES DE MYTILÈNE PRISES EN AVION



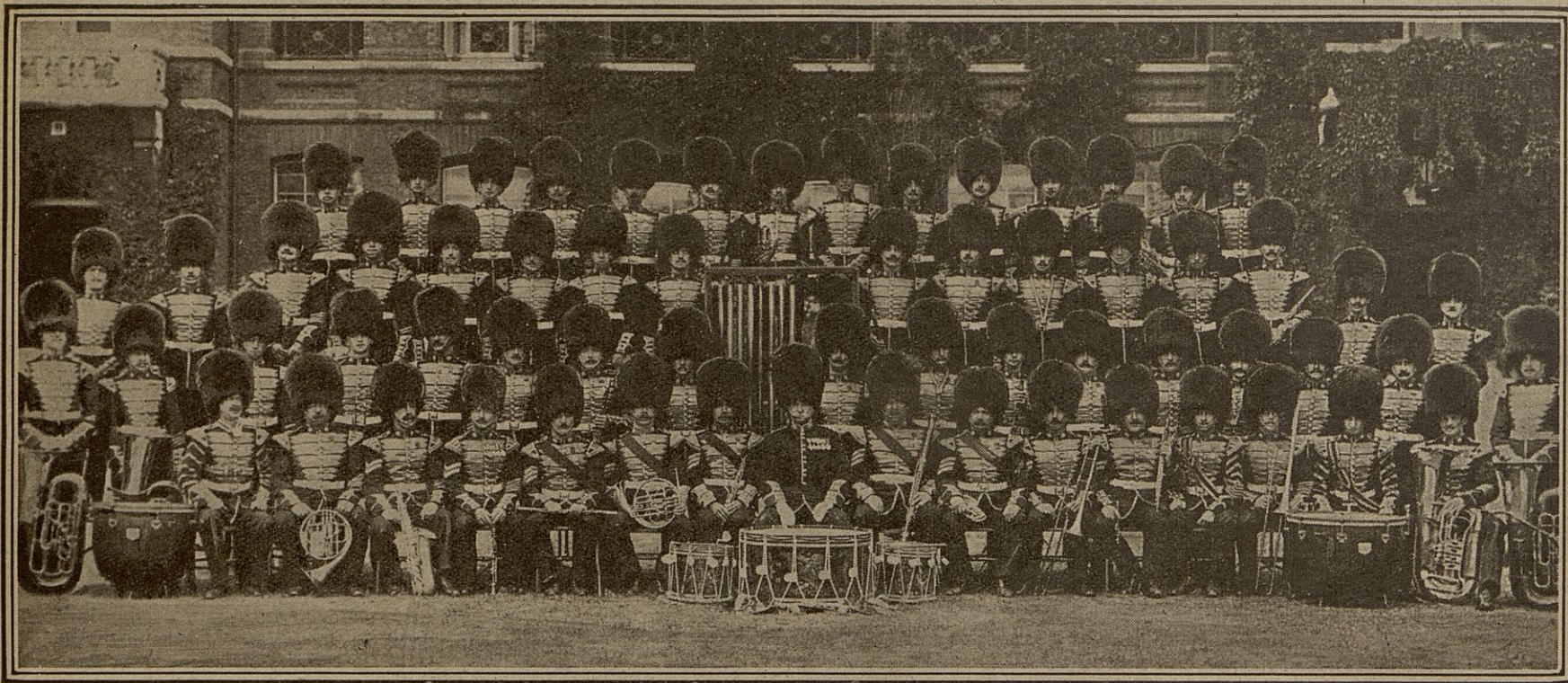
Dans cette île verdoyante, où Sapho composa les strophes ailées de ses poèmes, les villas et les jardins qui descendent jusqu'à la mer forment de riants paysages.

Voici le port de Mételin, avec ses bateaux, minuscules joujoux. Dans le médaillon, l'extrémité de la presqu'île où se trouvent l'ancien château-fort et l'école militaire.



Lorsque la flotte anglaise bombardait dernièrement les forts de Smyrne le tir de ses canons fut réglé par des avions français. Au cours du raid magnifique qui les amena de Salonique à la côte d'Asie Mineure, nos avions survolèrent Imbros, Tenedos, Mytilène. Ces photographies furent prises par les observateurs. Voici une vue générale de Mételin, capitale de l'ancienne Lesbos.

LA MUSIQUE DES COLDSTREAM-GUARDS



Au festival des 3 Gardes qui aura lieu le 28 avril au Trocadéro se feront entendre la musique des Coldstream-Guards de S. M. le roi d'Angleterre, la musique des Carabiniers royaux d'Italie et la musique de la Garde républicaine. La musique du régiment des Gardes à pied des Coldstream est la plus ancienne; elle existe, en effet, depuis 1742. Son chef est le capitaine J. Mackenzie-Rozan, docteur en musique. Des artistes des grands théâtres de Paris prêteront leur concours à ce festival, notamment Mmes Marguerite Carré, Lapeyrette, Madeleine Roch, Jane Pierly qui récitera un poème symphonique, « Le Carillon belge », accompagnée par la musique des Coldstream-Guards; Mlles Zambelli, Aïda Boni, de l'Opéra, et MM. Albert Lambert fils et Dufranne. Les musiques joueront les hymnes nationaux des pays alliés.

SUR LE FRONT ORIENTAL

L'événement important de la semaine a été la prise de Trébizonde par les Russes. Appuyées par le canon de la flotte et par un corps de débarquement, les troupes de l'armée du Caucase se sont emparées, le 18 avril, après un combat acharné de la place fortement défendue par les Turcs. Pendant que les vainqueurs d'Erzeroum bousculaient un corps d'armée turc près d'Erzindjan, une fraction de l'armée du grand-duc Nicolas remontait la vallée du Tchorok et battait l'ennemi à Baïourt, empêchant ainsi tout secours d'arriver à Trébizonde par le Sud.

En même temps, un corps d'environ cinquante mille hommes avait débarqué à Atina; il s'emparait du port de Rizeh avec le concours de la flotte et marchait droit sur Trébizonde. La place fut enlevée.

Cette victoire de nos alliés porte un coup sensible aux Turcs; elle les prive du grand port de la mer Noire par lequel étaient ravitaillées les armées ottomanes d'Arménie; elle donne aux Russes des avantages plus considérables encore. Le port de Trébizonde va devenir pour eux une excellente base de ravitaillement; en vingt-quatre heures, la flotte pourra transporter les approvisionnements de toutes sortes qui mettaient, par la route du Caucase, plus d'un mois à parvenir aux armées du grand-duc Nicolas. En outre, au point de vue stratégique, ces armées auront leur droite fortement appuyée à la mer et leur centre et leur aile gauche pourront manœuvrer avec une sécurité absolue.

Il est certain qu'au point de vue moral, la chute de Trébizonde aura une répercussion sur la Turquie, déjà bien lasse de la guerre.

Enfin, la victoire russe n'est que le prélude d'opérations intéressantes, qui auront pour résultat de dégager les troupes britanniques assiégées à Kut-el-Amara et au secours desquelles marche avec difficulté l'armée du gé-

néral Goring, qui a cependant un peu progressé jusqu'à Oum-el-Hannah.

En Russie, le dégel n'a pas empêché les Russes de remporter quelques nouveaux succès. Le 12 avril, les Allemands ont essayé, à deux reprises, de prendre l'offensive dans le secteur situé entre les lacs Sventen et Ilzen; ils ont été repoussés chaque fois par le feu des Russes. Le 15, ils ont essayé de progresser au nord de Smorgone; toutes leurs attaques ont échoué. Dans la nuit du 16, ils ont enlevé une tranchée russe près du village de Ghinovka, dans la région de Dvinsk; mais une vigoureuse contre-attaque les en délogea presque aussitôt.

En Galicie, des combats sérieux ont eu lieu. Le 13 avril, les Russes enlevaient, dans la région de l'embouchure de la Strypa, une hauteur dite « le tombeau de Popoff », repoussaient deux contre-attaques et faisaient des prisonniers. Ils enlevaient en même temps les positions de Popova et de Moghila, s'emparant d'un imposant matériel de guerre. Le 16, les Autrichiens, avec de gros effectifs, essayaient de reprendre ces villages; ils étaient repoussés.

La situation à Salonique ne s'est pas modifiée; l'activité de l'artillerie et des patrouilles a été assez grande sur la frontière grecque.



M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, à gauche du roi d'Italie, sur le front italien.

VIENT DE PARAÎTRE :

L'ATTAQUE SUR VERDUN

par le

Ct BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

Prix de la brochure de 64 pages, illustrée d'un portrait inédit du général Pétain, de nombreux plans, croquis et photographies

UN FRANC

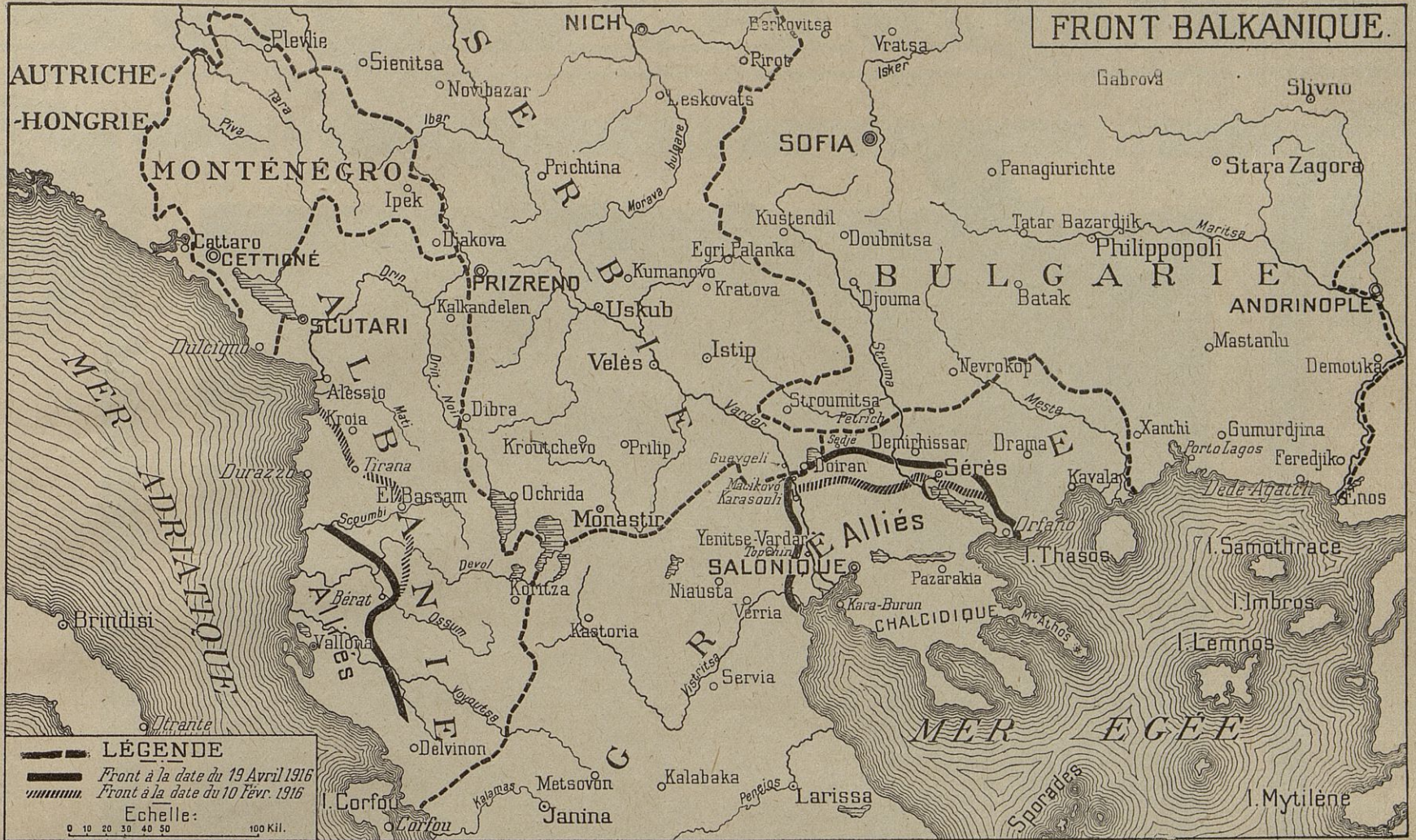
En vente aux bureaux du PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière, et dans tous les kiosques et librairies. Envoi franco contre 1 fr. 15.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

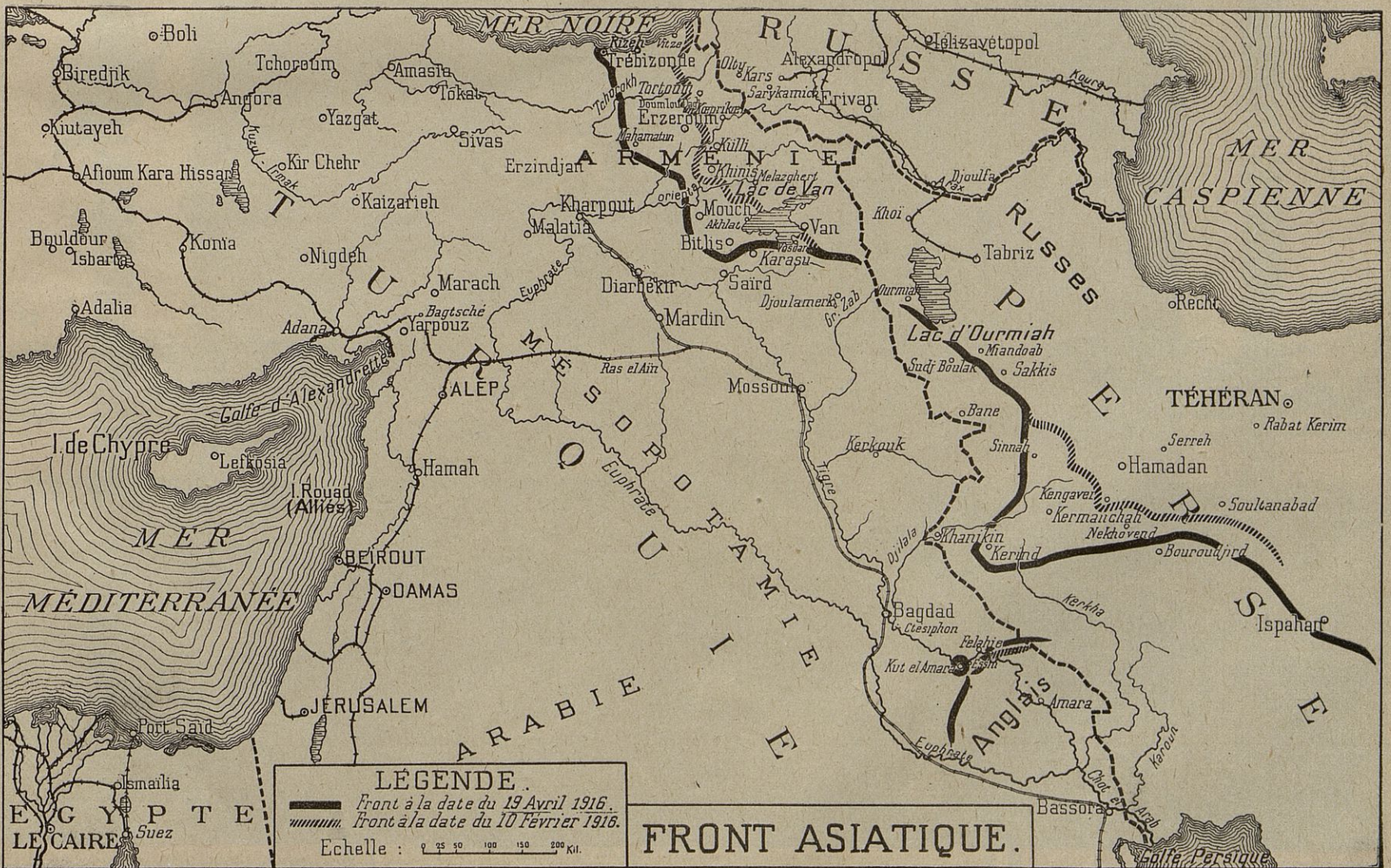
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 79, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 14 de ce fascicule et représentant « Des fusées éclairantes sur l'Yser ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS EN ASIE



L'HUMOUR BRITANNIQUE



Mésaventure d'un sous-marin boche qui émerge trop brusquement.

Dessin inédit de W. HEATH ROBINSON